

JOURNAL

DES

DEMOISELLES

BOSSUET

SUITE ET FIN

Il faudrait un volume pour analyser l'œuvre complète de l'évêque de Meaux : les *Sermons*, les *Discours*, les *Panegyriques* mériteraient d'occuper une plume plus habile que la nôtre ; La Harpe a dit avec raison qu'il ne s'y sert pas de la langue des autres, mais qu'il l'a faite sienne, et telle qu'il la lui faut pour sa manière de sentir, qui est à lui. Les ouvrages de controverse, et particulièrement l'*Histoire des Variations*, sont un arsenal où l'Eglise catholique trouvera toujours des armes pour sa défense, et l'on ne peut oublier qu'il ramenèrent Turenne, Dangeau, le duc de Perth, lord Lovat, le savant Obrecht, le danois Wenslow, mademoiselle de Duras et bien d'autres, à la croyance de leurs pères. Il apporte dans ses disputes avec les hérétiques une foi profonde, une science irréfutable et en même temps une touchante charité, condamnant les doctrines et respectant les personnes. Cette douceur de l'Aigle, trop peu connue peut-être, nous enchante dans ses ouvrages de piété : qui a lu les *Élévations sur les mystères*, les *Méditations sur l'Evangile*, ne se lassera pas de les relire et en fera les compagnons de sa vie, mais combien la déplorable frivolité de notre époque n'a-t-elle pas négligé ces sources vives et pures de la piété ? Les *Élévations* prennent Dieu et l'homme au début des choses ; Bossuet, dans un langage familier, clair et tout nourri de la moelle des Écritures, révèle à l'âme ce qu'est Dieu, son être, sa sainteté, sa justice, son amour pour l'homme ; les mystères les plus profonds sont expliqués avec une simplicité qui les rend accessibles, et toute l'âme de Bossuet, son enthousiasme et sa foi illuminent ce qui touche à l'histoire divine de la Rédemption. Dans chacun de ces courts chapitres, sa parole rapide expose et fait com-

prendre l'histoire de nos premiers parents, la chute, la promesse, l'alliance, la vie des patriarches, l'attente des prophètes, l'existence du peuple juif jusqu'à l'heureux avènement du Désiré des nations. Pour donner une idée de la manière originale et frappante de Bossuet, nous citerons l'*Élévation* intitulée la *Mer Rouge*, et nos lectrices y reconnaîtront ce génie pénétrant qui interprète la Sainte Écriture et cette âme de pontife et de pasteur qui applique à nos besoins les événements les plus mystérieux de l'Ancien Testament.

« Le passage de la mer Rouge nous fait voir
» des oppositions à notre salut, qui ne peuvent
» être vaincues que par des miracles. On passerait aussi tôt la mer à pied sec qu'on surmonterait les mauvais désirs et son amour-propre :
» mer orageuse et profonde, où il y a autant de gouffres que de passions qui ne disent jamais :
» C'est assez. L'Eglise se sauve à travers la mer Rouge quand elle arrive à la paix par les persécutions, qui, loin de l'abattre, l'affermissent.
» Les méchants périssent sous les châtimens de Dieu, et les bons s'y épurent, comme dit saint Paul : pour les saints, la mer Rouge est un baptême ; pour les méchants, la Mer Rouge est un abîme et un sépulcre.

« Délivrés des maux de cette vie, et passés, comme à travers d'une mer immense, à la céleste patrie, nous chanterons avec les saints le cantique de Moïse, serviteur de Dieu, c'est-à-dire le cantique de la délivrance, semblable à celui que Moïse et tout Israël chantèrent après le passage de la mer Rouge, et le cantique de l'Agneau qui nous a sauvés par son sang, en disant, comme il est écrit dans l'Apocalypse :
» Vos œuvres sont grandes et admirables, Sei-

« gneur Dieu tout-puissant; vos voies sont justes
 « et véritables, Roi des siècles. Qui ne vous
 « craindra, Seigneur, et qui ne glorifiera votre
 « nom? Parce que vous êtes le seul saint et le
 « seul miséricordieux; toutes les nations vien-
 « dront et vous rendront leurs adorations, parce
 « que vos adorations sont manifestées dans la
 « paix de votre Église, dans la punition exemplaire
 « des tyrans, ses ennemis, dans le salut de vos
 « saints. »

La simplicité de ce langage surprend : ce ne sont plus les périodes soutenues des *Oraisons funèbres*, où la poésie et l'éloquence se déroulent à flots majestueux ; ce n'est plus la phrase énergique des *Sermons*, qui frappe sur l'âme et la rappelle à elle-même et à Dieu ; ici, c'est le langage le plus uni, destiné à révéler les plus profonds mystères et les plus inscrutables vérités ; et à mesure qu'il avance dans son travail, à mesure qu'il développe l'histoire de Jésus-Christ et de sa divine enfance, le style du grand évêque devient de plus en plus pénétrant et simple, et la division des chapitres, leur peu d'étendue, aident encore à la compréhension. Nous citerons ce passage sur la vie cachée du Sauveur :

« Si Jésus s'abaisse lui-même en se plongeant
 « dans l'humilité d'un art mécanique, en même
 « temps il relève le travail des hommes et
 « change en remède l'ancienne malédiction de
 « manger son pain dans la sueur de son corps.
 « Pendant que Jésus, en se soumettant à cette
 « loi, prend le personnage de pécheur, il montre
 « aux pécheurs à se sanctifier par cette voie. Pen-
 « dant que la Sagesse divine prend un si grand
 « soin de se cacher, toutes les conditions, tous les
 « âges, enfin toute la nature se réunit pour
 « publier ses louanges. Une étoile paraît au ciel ;
 « les anges y font retentir leur musique ; les
 « mages apportent au saint Enfant la dépouille
 « de l'Orient et tous les trésors de la nature, ce
 « qu'elle a de plus riche dans l'or, ce qu'elle a de
 « plus doux dans les parfums. Les sages du monde
 « et les riches viennent l'adorer en leur personne,
 « les simples et les ignorants dans celle des ber-
 « gers. Un prêtre aussi vénérable par sa vertu
 « que par sa dignité prévient la Lumière qui s'al-
 « lait lever et le reconnaît sous le nom d'Orient ;
 « sa femme se joint à une Mère-Vierge pour le
 « célébrer ; un enfant le sent dans le sein de sa
 « mère ; d'autres enfants lui sont immolés, et ces
 « victimes innocentes vont prévenir la troupe
 « de ses martyrs. Si une vierge, si une femme
 « l'ont honoré, une veuve prophétise avec elles,
 « et une vieillesse consumée dans le service de
 « Dieu veut s'exhaler : Siméon, à qui l'Évangile
 « ne donne pas de caractère que celui d'un com-
 « mun fidèle qui attend l'espérance d'Israël, se
 « joint aux sacrificateurs et aux docteurs de la
 « Loi pour reconnaître Jésus-Christ dans son
 « saint temple ; il prophétise les contradictions
 « qui commencent à paraître. La manière d'ho-

« norer ces vérités nous est montrée dans une
 « profonde considération qui nous les fait repasser
 « en silence dans notre cœur. Que désirons-nous
 « davantage?... »

Les *Méditations sur l'Évangile* sont écrites avec la même sobriété, sans recherche et sans ornements ; mais quelle onction, quelle mansuétude on y sent régner ! L'esprit est convaincu et le cœur est touché, et je ne m'étonne pas que madame Swetchine, nourrie de ces ouvrages de Bossuet, si peu lus, si peu connus, si peu appréciés, l'ait hautement préféré à Fénelon. Les opuscules sur des sujets de piété sont admirables et inconnus, car ils se trouvent noyés dans l'œuvre immense de leur auteur. Quand donc un éditeur intelligent réunira-t-il en un volume, qui sera un trésor : *Le Traité de la vie cachée en Jésus-Christ*, les *paroles sur l'Agonie de Notre-Seigneur*, le *Traité de la Concupiscence*, qui est certainement une des plus belles pages de la langue française ?

La *Correspondance* de Bossuet, comparée à celle de Fénelon, laisse une impression bien différente de la réputation que la postérité leur a faite à tous deux : celle de Bossuet est douce, simple, coulante et ne vise ni à l'élégance, ni au bien-dire, quoiqu'elle y arrive souvent ; celle de Fénelon, brillante, éloquente, superbe parfois, montre un fond de mécontentement et de roideur qui étonne : on y sent une âme détachée et du monde et d'elle-même, mais à qui les combats de la vie ont laissé une grande amertume. Mais qu'est-ce que l'homme ? Ce n'est qu'en écrivant contre Fénelon que Bossuet a trouvé sous sa plume des expressions aigres et mordantes.

Pour le justifier, Sainte-Beuve a dit avec beaucoup de justesse : « Dans ses discussions théologiques avec Fénelon, Bossuet fit son office de *Docteur* et de gardien incorruptible de la vérité : c'est un aspect différent et non moins essentiel de ce grand esprit, de cette âme toute sacerdotale de Bossuet. » Voilà ce qu'il ne faut pas oublier lorsqu'on parle de ces opinions qui divisèrent deux grandes âmes : Bossuet eut la gloire de défendre la vérité avec une fermeté invincible, et Fénelon eut la gloire de se soumettre et d'adorer cette vérité, alors même qu'elle lui était présentée avec une certaine rigueur ; et si dans l'autorité de l'un, si dans la sensibilité de l'autre, il s'est mêlé quelque chose d'humain, faut-il s'en étonner, puisque saint François de Sales disait que le caractère, l'attachement à soi-même, ne mouraient en nous qu'un quart d'heure après notre mort ?

Le cardinal de Beausset a écrit, d'une manière très-intéressante, la vie de Bossuet ; il le peint, d'après le témoignage des contemporains, sous les traits les plus nobles et les plus doux ; nous insistons sur cette douceur évangélique et nous citons en preuve ce passage entre autres :

« Après la révocation de l'édit de Nantes, Bossuet

s'informait des divers endroits où se réunissaient les protestants de son diocèse; il allait les surprendre charitablement, faisait arrêter son carrosse près du lieu où ils étaient réunis, s'y rendait à pied, frappait à la porte et entraînait tout à coup. Un étonnement mêlé de crainte se peignait sur tous les visages. Mais Bossuet s'empresait de les rassurer en leur disant avec douceur: « Mes enfants, là où sont les brebis, le pasteur doit être. Mon devoir est de chercher mes brebis et de les ramener au bercail. Il écoutait leurs raisons, entraînait en matière et les instruisait. Il ne se servit de son crédit à la cour que pour éloigner de son diocèse toute espèce d'appareil militaire et pour faire jouir les protestants de toute la liberté que l'édit de Nantes leur avait laissée. Un gentilhomme de la Brie fut pourtant poursuivi pour ses propos séditieux; Bossuet le prit chez lui, ainsi que sa femme, et quoiqu'il eût beaucoup à souffrir de leurs emportements, il les traita d'une manière si noble, il les exhorta avec tant d'âme et de feu, qu'il eut le bonheur de recevoir leur abjuration et de les voir persévérer jusqu'à la fin dans la foi qu'ils avaient embrassée. »

Si Bossuet traitait de la sorte des ouailles rebelles, on peut juger quelle tendresse il eut pour son troupeau! pour ses prêtres, il était un ami, il s'entretenait avec les curés de campagne et leur témoignait une estime et une bonté incomparables; il prêchait partout où il se trouvait, sans préparation; on le trouvait, avant de monter en chaire, à genoux et méditant: c'est ainsi qu'il se disposait à annoncer la parole de Dieu; il faisait volontiers le catéchisme aux enfants, et dans ses visites pastorales, on le voyait toujours visiter les pauvres et les hôpitaux, et y répandre ses aumônes; dans une année de disette, ses dons furent si abondants que ses amis s'en effrayèrent; il répondit à leurs

observations: « Pour les diminuer, je ne ferai rien, et pour faire de l'argent en cette occasion, je vendrai tout ce que j'ai. »

Bossuet avait le don de rassurer par son affabilité ceux qu'intimidait son génie; sa conversation était grave et simple; jamais elle n'avait pour objet des détails inutiles et frivoles. Il ne parlait jamais de lui, ni de ses écrits, ni de ses discours. Plus on étudia son caractère, plus on l'admire et plus on voudrait le faire connaître de l'époque actuelle, qui a tant besoin de l'exemple du plus beau génie soumis humblement à la foi, et ne trouvant rien de plus grand, de plus doux, que la pratique de la religion. Si ces pauvres petits articles pouvaient engager quelques-unes de nos lectrices à pénétrer dans ce sanctuaire, si elles voulaient lire et relire ces ouvrages immortels, tant délaissés aujourd'hui, nous serions trop payés de nos peines. Pour les y exciter, citons encore, citons ce que dit Joubert, ce connaisseur si fin, du style de Bossuet: « Bossuet emploie tous nos idiomes, comme Homère employait tous les dialectes. Le langage des rois, des politiques, des guerriers; celui du peuple et du savant, du village et de l'école, du sanctuaire et du barreau; le vieux et le nouveau, le trivial et le pompeux, le sourd et le sonore, tout lui sert, et de tout cela, il fait un style simple, grave, majestueux. Ses idées sont comme ses mots, variées, communes et sublimes. Tous les temps et toutes les doctrines lui étaient sans cesse présents, comme toutes les choses et tous les mots. C'était moins un homme qu'une nature humaine, avec la tempérance d'un saint, la justice d'un évêque, la prudence d'un docteur et la force d'un grand esprit. »

Belles et justes paroles que nous donnons pour conclusion à ce travail incomplet, peu digne, par conséquent, de cette illustre mémoire!

M. B.

BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux Libraires-Éditeurs.

SYRIE, PALESTINE, MONT ATHOS

PAR LE VICOMTE EUGÈNE DE VOGUE

Ce livre porte en second titre : *Voyage au pays du passé*; il n'en est pas de plus juste: l'auteur a visité en Palestine les cantons oubliés des autres voyageurs, ceux où la vie s'est immobilisée et où

l'on retrouve les coutumes, les costumes, les monuments des siècles écoulés; il a visité surtout ces étranges régions sacerdotales, ces monastères du mont Athos, où le culte grec fleurit comme au temps des césars de Byzance; où jamais idée moderne n'a pénétré, où la dévotion que n'alimente pas la charité est tournée à l'état de routine; où, depuis des siècles et des siècles, d'innombrables

légions de moines chantent les mêmes psalmodes et végètent dans la même oisiveté. Là, se retrouve le passé tout entier, comme on le retrouve aux sépulcres de Thèbes et de Memphis : il demeure immuable au milieu de la course des âges, région morne et sévère où n'apparaît jamais ni la femme ni l'enfant, où des cénobites vivent absolument seuls, sans œuvres charitables, quoiqu'ils possèdent des trésors ; sans étude, quoique leurs bibliothèques renferment des manuscrits précieux : un seul art, la peinture, est cultivé dans ces âpres solitudes ; quelques moines ont conservé les traditions de l'art byzantin : ils peignent sur un fond d'or des saints, des scènes religieuses, et M. de Vogué constate qu'au milieu de la gaucherie et du formalisme de ces peintures, elles exhalent cependant un souffle de vie et d'intelligence ; quelque chose du génie grec se conserve encore chez les derniers restes de cette race choisie. De ces monastères cachés dans le creux des rochers sortent aussi des légions de moines, auxiliaires puissants de la Russie auprès des populations Serbes, Bulgares, à qui ils redisent les louanges du Czar, qui pourrait devenir l'appui de ces populations malheureuses, contre les Ottomans. Et l'Europe, indifférente aux questions religieuses, ne se doute pas du secours que trouve la politique russe au sein de ces couvents, qui semblent séparés de la terre entière. Cette description du mont Athos est extrêmement curieuse.

Nous citerons aussi la partie du voyage qui concerne le Liban, et nous emprunterons à l'auteur une belle description de la montagne des Cèdres, les cèdres de Salomon !

« A mesure que nous nous élevons, notre guide nous montre du doigt des points blancs au-dessus de nos têtes : nous regardons, croyant apercevoir des nids d'oiseaux de proie : ce sont des ermitages. Dans ces vertigineuses demeures, dérobées aux aigles, des solitaires ont maçonné leurs cellules entre les fissures du roc. En voici plusieurs, toutes plus inaccessibles ; les anachorètes de cette nouvelle Thébaïde vivent des aumônes en nature que les fidèles leur font passer de temps en temps. Si l'homme peut parvenir à dépouiller son cœur et sa chair pour devenir pur esprit, ce doit être dans un pareil site, qui tient à peine à la terre par ses horizons les plus désolés et qui touche de si près au ciel. Chacun de ces ermites a sa petite cloche qu'il sonne à l'heure de la prière : le tintement lointain nous en arrive, grêle et argentin, comme celui des clochettes des troupeaux dans les pâturages des Alpes.

« Après avoir gravi pendant une heure les rudes lacets de la montagne, nous débouchons subitement sur le plateau des Cèdres ; à quelques pas de nous, sur un tertre isolé, enseveli sous la neige les trois quarts de l'année, se dressent les arbres solennels, comme un défi aux lois de la nature. Ils sont une centaine, relativement jeunes

pour la plupart ; six ou huit, écimés par la foudre et mutilés par la tempête, conservent seuls, s'il faut en croire la tradition, le souvenir vivant des âges bibliques... Suivant un touchant usage, le curé de Boherreh est monté pour dire la messe aux voyageurs. Il nous attend dans une petite chapelle de pierres sèches, élevée au milieu du bois, bien nue et bien froide ; il a apporté deux chandeliers de fer et un crucifix, seuls ornements de son modeste autel, construit, comme l'arche de Salomon, de cèdres équarris ; mais, grand désarroi ! son clerc n'a oublié que l'Évangile, et il faudrait deux grandes heures pour l'aller chercher. Nous ne trouvons qu'un moyen de sortir d'embarras. Je prends ma bible latine, je traduis en français la leçon du jour, que le drogman traduit aussitôt en arabe. Le récit de l'Évangéliste sera sorti bien altéré de ces transformations ; mais quelle éloquence lui prête la scène du sacrifice ! La prière monte d'elle-même au cœur, grossie de pensées intraduisibles, à cette messe célébrée sur la montagne, dans une chapelle digne des catacombes, sous le dôme de ces arbres presque saints, entre les branches desquels brille à l'horizon l'éblouissant azur de la mer de Syrie ! »

Quoique venu après beaucoup d'autres voyageurs, celui dont il s'agit a trouvé des filons inexploités ; M. de Vogué a vu ce qu'on n'avait pas vu encore, et raconte ses impressions dans un style qui, on peut le dire, ajoute à l'honneur du nom qu'il porte, style nerveux et coloré qui fait participer le lecteur aux jouissances et aux tristesses que l'écrivain, digne en tout de sa tâche, sauf peut-être, au point de vue religieux, trop peu accentué, a ressenties. (1) M. B.

JOURNAL DE MARIE-EDMÉE PAU

Une de nos abonnées nous a reproché, de la façon la plus aimable, de n'avoir pas encore rendu compte de ce livre ; nous avouons que, si distingué qu'il soit dans son ordre, nous avions de la peine à triompher d'une certaine répugnance que nous inspirent toujours ces révélations d'outre-tombe, ces indiscretions après décès, et nous n'avons pas ici à recommencer notre profession de foi sur les autobiographies de jeunes filles, infiniment trop multipliées de nos jours. Nous avouons que par le talent, le journal de Marie-Edmée sort tout à fait de la ligne ordinaire ; nous convenons que la vie pure et la mort héroïque de cette jeune fille permettent de tirer de l'obscurité ce qu'elle n'avait écrit que pour elle-même ; mais peut-être l'exaltation, l'ardeur, la passion de cette jeune âme nous effrayaient un peu. Nous nous sommes rassurés : notre temps n'est pas enthousiaste, et les jeunes filles, même les meilleures, qui nous li-

(1) Chez Plon, 10, rue Garancière. — Prix : 4 fr.

sent, auraient besoin qu'on mêlât un peu de poésie à leur prose, et que l'habitude des grands sentiments, l'amour de Dieu et de la patrie, les détournât de l'idée fixe, la toilette, et les emportât dans des régions plus hautes que celles où l'on invente les cuirasses, les tournures, les queues, les nuances crème ou mandarine et les chapeaux de toutes les formes et de toutes les couleurs.

On sait que Marie-Edmée avait pour Jeanne d'Arc un culte qui domina sa vie entière, qui, après avoir donné à son enfance et à sa jeunesse la plus heureuse, la plus touchante direction, la conduisit à ces vertus mâles et douces, à cette abnégation d'elle-même qui couronna sa belle vie par la plus belle mort. Avant que de retracer par

la plume et le crayon l'histoire de Jeanne, elle avait visité, et c'était pour elle un saint pèlerinage, tous les lieux où l'héroïne a vécu, et dans son journal elle raconte ses impressions; elle les raconte dans une langue vivante, imagée, avec un sentiment du beau qui ravit. Ce livre, on le voit, n'est pas fait pour les esprits vulgaires, mais il fournira une délicieuse lecture aux âmes élevées, appuyées sur une intelligence solide, qui ne s'éprend que de la vérité, et qui sait choisir et préférer les grandes causes. Nous le recommandons à ce titre, surtout aux mères de famille (1).

(1) Chez Plon, rue Garancière, 10. — Beau volume avec portrait, 8 fr.

LA LECTURE PAR CURIOSITÉ

SUITE ET FIN

IV

Il ne faut pas s'étonner beaucoup de voir, suivant ce que nous indiquons, notre âme envahie par de brusques reminiscences et assaillie par d'infatigables attaques.

La facilité avec laquelle ces souvenirs nous reviennent, nous abordent et nous surprennent, tient à ce que, presque toujours, les lectures dangereuses se rapportent à des œuvres de pure imagination.

Il faut distinguer, en effet, comme chacun le sait, entre les livres qui s'adressent à l'imagination et ceux qui parlent pour la raison.

Dès qu'un écrivain se tourne vers notre jugement, dès qu'il fait appel à notre réflexion, il est bien sûr d'être jugé en même temps que compris. Nous ne pouvons vraiment suivre sa pensée, qu'à la condition d'y entrer par un travail original et soutenu de notre propre esprit. Nous ne prenons donc de ces pensées et de ces réflexions, que ce qu'il nous convient d'en prendre. Il n'y a pas là de place pour l'entraînement.

Il en résulte que si le souvenir fait reparaître devant nous les raisonnements que nous avons suivis et les démonstrations dans lesquelles nous nous sommes donné la peine d'entrer, il va sans dire que ces raisonnements et ces démonstrations ne nous reviennent guère, à moins d'une puissance exceptionnelle de notre esprit, que dans la mesure où nous les avions nous-mêmes saisis et arrêtés. Il nous est facile de ne pas nous laisser déborder et retrouver en face d'idées qui sont

demeurées les mêmes, notre premier sang-froid et notre première critique.

Les œuvres d'imagination ne sont pas soumises aux mêmes lois et ne produisent pas les mêmes effets sur les âmes.

L'imagination n'est point comme l'esprit qui nous obéit, comme les facultés intellectuelles qui nous écoutent et ne laissent pas de demander notre impulsion alors qu'elles devraient plus tard échapper à notre conduite. L'imagination ne dépend que pour la moindre partie de notre volonté. Dès qu'un auteur nous transporte au milieu de réalités fantastiques et dans un monde de son invention, l'imagination la plus ferme et la mieux réglée n'en est pas moins frappée vivement. A mesure qu'on fait un plus long séjour dans ce royaume des chimères, cette impression augmente et se confirme. Il se fait alors dans notre esprit un singulier mélange et une confusion bizarre entre les événements du monde réel et les prétendus événements du monde imaginaire. Nous finissons par avoir, à côté de l'expérience vivante de notre propre existence, une expérience fausse dont les données nous viennent de nos lectures et non pas de notre vie. Cette expérience mensongère n'est pas celle qui a auprès de nous le moins de valeur et le moins de crédit.

Il faut avouer, en effet, que les œuvres de la pure imagination, rapprochées de notre vie, rendent cette dernière bien languissante et bien pâle. La plupart des existences ordinaires ne renferment pas, pendant tout le cours de leur

durée, autant d'événements à beaucoup près, que la fantaisie d'un romancier ou d'un dramaturge trouve moyen d'en accumuler dans le court intervalle de quelques mois ou de quelques semaines. Il y a plus : chacun de ces faits a été forgé et façonné dans le dessein bien arrêté d'agir sur l'imagination des lecteurs. Il a été entouré avec art des circonstances les plus imprévues, des rencontres les plus vertigineuses, des émotions les plus palpitantes, de façon à garder tous ses avantages sur quiconque en entendrait le récit et se laisserait prendre dans cet engrenage.

Nos modernes auteurs n'ignorent pas cette nécessité littéraire, de mettre du premier coup la main sur l'âme de leurs lecteurs et, comme ils le disent, d'une façon peu élégante quoique expressive, de les *empoigner*.

Ce terme ne paraîtra pas trop fort lorsqu'on en vient à songer à l'effet que produisent sur certaines natures naïves, ignorantes, inexpérimentées, cette espèce de palpitation des événements comme du style. Il ne manque pas de lecteurs qui en demeurent frappés au point d'y perdre une partie de leur sommeil, qui y pensent bien des fois dans la journée, même au milieu des angoisses du chagrin ou des préoccupations du devoir, qui demeurent visiblement sous l'impression dominante de tel ou tel sentiment communiqué à leur âme par le feuilleton du jour, ou inquiets et suspendus dans l'attente du feuilleton du lendemain.

Voilà les faits que notre faiblesse ne devrait point perdre de vue, lorsque notre orgueil se vante si complaisamment d'échapper à l'influence des lectures et d'y demeurer impassible, au point de ne garder aucune trace des émotions par lesquelles nous avons passé. Quand on voit les imaginations les plus fermes ébranlées, les esprits les plus sérieux distraits, les vertus les plus éprouvées émuës, il devient bien difficile de soutenir que notre valeur morale n'y court pas quelque risque et n'y subit pas quelque amoindrissement.

V

Nous nous donnons encore une autre raison pour excuser notre curiosité et justifier l'imprudence que nous mettons à nous aventurer dans ces lectures compromettantes.

Nous nous plaisons à nous poser, pour ainsi dire, en victimes de notre bonne volonté. Nous nous efforçons de changer notre indiscretion en dévouement. Nous transformons en un devoir à remplir notre curiosité à satisfaire.

« Ne faut-il pas, » dira en poussant un soupir, ce jeune homme ou cette jeune femme, « ne faut-il pas que je m'instruise et que je me hâte d'acquiescer mon expérience? Sans doute il est triste d'avoir à faire connaissance avec tant de hontes et tant de misères; sans doute la déli-

» catesse souffre à porter ses regards sur de tels spectacles, comme à entendre de telles paroles. Mais le médecin qui passe sa vie dans les hôpitaux ou au chevet des malades, se résigne, lui aussi, à contempler d'un œil impassible les infirmités les plus repoussantes et à porter la main sur les plaies les plus hideuses. C'est en approfondissant les mystères de la science, qu'il prépare les chances de la guérison. Il en va de même des turpitudes morales. Il n'est pas sans utilité à ceux-là surtout que leur moralité aussi bien que leur position maintient en dehors de ces tristes contacts, d'aller chercher dans ces livres de médecine morale une sorte d'expérience platonique sur ces maux dont ils ont été préservés et dont ils pourront, à leur tour, garantir la vertu des autres. »

Voilà le langage que l'on entend répéter chaque jour avec la confiance la plus absolue et sous les formes les plus diverses.

Véritablement il faut avoir soin de répondre à cette objection avec des égards particuliers. Le raisonnement qu'on vient de rapporter, quelque contestable qu'il soit, ne suffit pas moins à rassurer contre le scrupule, des consciences honnêtes. C'est par ces considérations spécieuses qu'elles raffermissent la droiture de leurs intentions, sans se demander, comme il faudrait le faire, si cet argument n'est pas, au fond, plus apparent que réel.

Un moraliste contemporain disait, un jour, cette parole profonde, que, « si don Juan se mariait, il ne manquerait pas d'être trompé. »

Interrogez tous ceux qui ont quelque expérience sur les choses de ce monde; ils vous diront tous que cette remarque est vraie. Bien comprise, elle me paraît jeter une vive lumière sur le cœur humain.

Il est certain que la pratique du bien nous éclaire et que l'habitude du mal nous aveugle.

La véritable vertu possède, entre autres privilèges, un esprit de discernement et de sagacité qui lui permet de porter un jugement infaillible sur ce qui se passe au fond de nous, à l'heure des tentations et des faiblesses.

Cette intuition s'explique, si l'on réfléchit aux épreuves que doit nécessairement traverser le caractère moral. La vertu la plus haute et la plus achevée ne peut être confondue avec l'innocence. Il entre dans notre condition humaine de connaître les efforts, les hésitations, les amertumes. Il en résulte que la pratique du bien ne saurait nous laisser étrangers à la connaissance du mal. Nous savons d'autant mieux les conseils que le vice donne, que nous n'y avons point cédé. A mesure que nous avons repoussé les tentations, il n'est pas douteux qu'elles se sont multipliées et renouvelées sous toutes les formes. Nous avons ainsi côtoyé tous les abîmes, pour ne nous être pas laissés ensevelir par le premier gouffre.

Ceux qui croient nécessaire d'aller chercher leur expérience dans la boue n'ont pas suffisamment réfléchi aux différentes périodes des crises par lesquelles passe la nature humaine. Ils ne voient pas que leurs études, prises à un niveau si inférieur, ne peuvent être d'aucun secours à personne pour l'amélioration et la conduite de la vie.

Le moment intéressant à connaître pour le moraliste n'est pas celui où l'individu, précipité dans la dernière abjection et privé définitivement de sa volonté, s'abandonne à tous les excès, sans avoir la pensée ni peut-être le pouvoir d'y résister. A ce moment terrible où la résolution est brisée, le remords éteint, où les passions les plus viles ont établi sur l'âme corrompue un empire souverain, il peut sans doute y avoir quelque intérêt scientifique, une curiosité d'expérimentateur et d'artiste à suivre jusque dans ses derniers repaires cette sombre épopée du mal ; mais il faut renoncer à y trouver une utilité pratique et à en tirer une leçon quelconque au profit des honnêtes gens.

Je me rappelle avoir assisté, un dimanche, dans une prison malheureusement trop peuplée, au sermon d'un digne aumônier. Le saint prêtre, qui avait blanchi dans le dévouement de ces tristes fonctions, savait, par une longue expérience, à quel niveau moral doit se placer le langage qu'on adresse à une telle compagnie. « Mes frères, » leur disait-il, avec la naïve charité d'un véritable pasteur des âmes : « Mes frères, toutes les fois que nous sentons venir la tentation de » voler, voici ce qu'il nous faut faire... »

Une recommandation de cette espèce était faite pour intéresser un auditoire qui passait la plus grande partie de sa vie à voler. Quant à moi, je l'avoue, je n'ai point hésité à croire que cette homélie ne me regardait pas et que je n'avais rien à faire là.

Cette même réflexion n'est-elle pas applicable à tant de personnes qui croient s'instruire en lisant les romans de police correctionnelle ou de cour d'assises ? Lorsque les coupables en sont arrivés là, lorsqu'on entre dans cette complication de cachots et de gendarmes, de pareils récits peuvent encore irriter les impatiences de notre curiosité, mais ils ne peuvent apporter absolument aucune lumière à la direction de notre vie.

Le spectacle de ces extrémités funestes, si on veut absolument lui attribuer une portée morale, aurait plutôt pour effet de nous blaser sur le mal que de nous en inspirer l'horreur. Il est assez naturel de comparer sa propre conduite à ces monstruosité du crime et de tirer de ce rapprochement non pas une raison de craindre, mais un motif pour s'absoudre. Il est naturel de penser que nos propres écarts et nos propres faiblesses ne sont plus que des peccadilles auprès des erreurs qu'on nous étale ; et bien loin de trouver dans l'inspiration de cette littérature le point de départ

d'appréciations plus délicates, nous en prenons acte pour abaisser le niveau de nos jugements et donner créance à une vertu plus commode.

Le moment où les passions peuvent être utiles à étudier et intéressantes à connaître n'est pas celui où elles nous entraînent et nous débordent. Il faut, si l'on veut apprendre à leur résister, les envisager à l'heure où, naissantes encore, elles préparent silencieusement, par des tentations de détail, le pouvoir qu'elles aspirent à exercer sur les âmes. A ce moment-là il n'y a encore rien d'irrémissible et rien de compromis. Ces mêmes caractères qui, de chute en chute, se laisseront entraîner plus tard aux dernières violences, et conduire jusqu'à leur anéantissement moral, sont encore pleins de vie, de force et de liberté. Il leur appartient encore de conserver la ligne droite et d'écarter, par un acte de résolution facile, les mauvaises pensées de la première heure.

Les auteurs qui pratiquent cette littérature honteuse, et spéculent ainsi sur la curiosité malsaine ont grand soin de se maintenir le plus loin possible de ces régions moyennes où se livrent les combats, où il suffit d'un peu de courage pour demeurer à tout jamais du côté de la vertu. Ils n'imitent pas les médecins dont on nous opposait l'exemple il n'y a qu'un instant. Avant de faire ce qu'on appelle la pathologie et la nosographie, c'est-à-dire l'étude des lésions morbides dont peut être affecté le corps humain, ils commencent par le prendre à l'état de santé et par en acquérir une connaissance approfondie. Il n'est pas possible, en effet, de déterminer l'étendue, d'arrêter les effets et de trouver les remèdes d'un désordre, si l'on n'est pas en mesure d'en indiquer les causes, en prenant pour point de départ l'équilibre normal du tempérament.

Ceux qui vont chercher si imprudemment leurs lumières et leur expérience dans les régions de la dépravation et du désordre ne ressemblent donc point aux médecins dont ils allèguent si mal à propos l'autorité, mais plutôt, s'ils veulent me permettre de le leur dire, à cet auditoire de badauds qui, pour s'instruire en se divertissant, va de baraque en baraque, visiter les phénomènes de la foire. Ce ne sont assurément pas les veaux à deux têtes et les poulets à trois pattes qui leur apprendront les enseignements de l'anatomie. Ces exceptions, qui peuvent avoir leur intérêt pour les hommes du métier, n'ont absolument rien à démêler avec l'étude de l'histoire naturelle, et l'on peut avoir regardé dans leurs bocaux les monstres de toutes les collections, sans soupçonner même l'existence des genres et des espèces.

Voilà justement pourquoi, dans l'ordre moral, l'étude des corruptions ou des vices exceptionnels ne fournit pas de lumières sur la conduite du cœur humain. A mesure que le mal devient plus profond, il se spécialise en quelque sorte : il prend la nuance, la teinte, la physionomie de l'individu. C'est une guérison pour laquelle il faudrait em-

ployer des remèdes propres : ailleurs ce même vice aurait des allures différentes et demanderait à être combattu autrement.

Pendant que le mal s'incorpore, pour ainsi dire, aux individus, et prend une physiologie distincte dans chacun d'eux, le bien, la vertu, la noblesse de l'âme, les autres qualités morales, demeurent, au contraire, par leur essence, quelque chose de général et d'universel. La conscience parle le même langage à tous ceux qui se respectent, et tandis qu'il y a cent mille manières d'être méchants, il n'y a jamais qu'une seule et unique façon de faire son devoir.

Il faut donc renoncer à cette prétention d'excuser des lectures suspectes par le profit qu'on en peut retirer. Ceux pour qui le cœur humain n'a pas de secrets, ce ne sont pas les caractères abaissés par leurs fautes et confisqués par leurs excès, mais les âmes fortement trempées qui puisent dans l'habitude du bien d'inaffables lumières sur notre nature. Pour conserver une vue claire des régions inférieures, il n'est pas nécessaire d'y descendre, même par la pensée ; le sûr moyen d'en juger avec le plus de certitude est encore de les regarder de plus haut.

ANTONIN RONDELET.

LES PREMIERS & LES DERNIERS

SUITE

XI

A LYON

« Clémence, as-tu dépouillé le courrier ? »

— Oui, papa, et j'en ai fait le résumé : quatre lettres de nos correspondants de Paris, avec des valeurs, total, 21,575 francs ; une valeur, 500 francs, retour de Montauban : le tiré n'est pas d'accord avec nous : deux lettres de mon cousin Adrien, l'une de Marseille, l'autre de Toulouse, très-satisfaisantes : il nous amène deux fortes commandes, une de brocart pour un chasublier, l'autre de gros de Naples, nuances claires au choix. »

M. Brigueil leva les yeux sur sa fille et lui dit :

« Il marche bien, Adrien ; il mord au commerce ; il va de l'avant, mais il sait où il va. »

— Il est certain, papa, répondit Clémence avec vivacité, que partout où vous l'avez employé, aux écritures, près des ouvriers, en voyage, il vous a satisfait.

— Crois-tu, petite, qu'il soit content ici ?

Elle hocha la tête.

« Je ne sais pas, dit-elle, il est peu communicatif. Il paraissait triste en arrivant, il semble plus satisfait maintenant ; il prend goût aux affaires, c'est bien évident, et j'ai quelquefois supposé qu'il en ferait volontiers pour son propre compte. »

— Avec quoi ? dit le père, en secouant la tête à son tour. Tu sais, Clémence, que ton oncle n'a nullement réussi dans ses essais de commerce, et qu'il, est venu, tout jeune encore, échouer à

Montmorency, dans une pauvre petite place sans avenir. Adrien allait suivre la même carrière, si cela peut s'appeler ainsi, quand il a eu la bonne idée d'accepter mes propositions.

— N'avait-il pas eu des projets de mariage avant de venir à Lyon ? demanda Clémence, en baissant la tête sur le copie-de-lettres, où elle transcrivait une lettre qu'elle venait d'écrire.

— Oui, l'on nous en avait écrit ; mais la dot de la future est tombée à l'eau et le mariage *idem*.

— Ah !

— Il pourrait voir ailleurs peut-être ; on ne le refuserait pas, car enfin, il a des qualités d'avenir, des qualités précieuses, Adrien. Qu'en dis-tu ?

— Je pense comme vous, mon père, » répondit Clémence d'un ton résolu et en posant sa plume.

Cet entretien entre le père et la fille avait lieu dans un bureau qui occupait le fond d'une vieille maison de médiocre apparence, située quai Saint-Clair, à Lyon, et qui portait une modeste enseigne avec ces mots : CLAUDE BRIGUEIL. SOIERIES. Le bureau semblait soumis à quelque loi somptuaire excluant le luxe moderne ; l'installation en était des plus modestes : des chaises de paille, des pupitres de bois noir, une vieille horloge ; dans le fond d'une armoire où l'on enfermait les registres, se trouvait une seconde armoire de fer, antique et solide, dont la clef ne quittait pas la poche de M. Brigueil. Ce meuble, presque rustique, remplaçait les coffres-forts, magnifiques, indérochetables et qui, trop souvent, ne vaudraient

pas la peine d'être crochetés; il contenait les titres de propriété, les polices d'assurance et, en tout temps, une masse imposante de billets, de valeurs et de pièces d'or. Les produits de la belle industrie du fabricant venaient là et ne s'égarèrent point dans les petits et multiples chemins des dépenses inutiles; il y veillait, et sa fille, l'unique héritière de ces trésors cachés, y veillait bien un peu aussi.

Clémence n'avait pas le goût de la toilette, elle n'avait pas le goût des plaisirs, elle n'avait pas le goût de l'argent; elle avait appris de son père, dès l'enfance, le goût du commerce; c'était l'amour de l'art pour l'art : car ce qui l'intéressait plus que les gains palpables, c'était le trafic, l'activité, le mouvement, le problème des affaires, toujours posé et presque toujours heureusement résolu; ce jeu qui la captivait, était devenu l'occupation de sa vie; elle appliquait au commerce paternel toutes les jolies qualités de la femme : l'ordre, la méthode, la prudence, la délicatesse, et elle avait trouvé le moyen d'être à la fois droite et adroite; on ne la trompait pas facilement, et elle ne trompait jamais personne.

Au début de son séjour à Lyon, Adrien avait porté sur sa cousine un jugement sévère : cet esprit positif lui déplaisait; la conversation de Clémence ne sortait pas des affaires, dont elle parlait bien la langue spéciale; il songeait parfois, lorsqu'elle énumérait les ventes et les achats, les paiements à faire et à recevoir, à l'entretien de Clotilde, simple, doux et où se mêlait toujours quelque parfum qui ne rappelait pas les sacs d'écus ni la tenue des livres. Clotilde avait lu quelques pages : elle en parlait volontiers; elle aimait la nature : un nuage blanc moutonnant dans le ciel bleu, une fleur sauvage à l'aurée du bois, le murmure d'une source la ravissaient. Clémence voyait couler le Rhône sous ses fenêtres sans jamais le regarder; elle distinguait, lorsqu'elle se promenait, les Alpes dans le lointain, sans même y prendre garde. Il alla un jour avec elle au musée, et les plus jolis tableaux de Saint-Jean, une toile inspirée de Flandrin, la laissèrent tout à fait indifférente. — C'est ennuyeux une femme qui ne sent rien, qui ne comprend rien, qui ne sait parler que d'affaires et qui n'a de goût que pour l'argent et d'intelligence que pour en amasser toujours davantage!

Voilà ce qu'il se disait, mais peu à peu l'habitude vint; mieux initié au commerce, il se plut à parler des affaires qui occupaient son temps et son esprit; il trouva chez sa cousine un ferme bon sens, il lui trouva de la bonté, elle donnait volontiers aux malheureux cet argent qu'elle aimait à gagner et qu'elle savait défendre; le matin, on la dérangeait souvent : c'était la femme ou la fille d'un ouvrier malade qui venait demander des secours; elle s'informait, exigeait des renseignements précis, et lorsque la prudence était satisfaite, elle donnait largement.

Il s'habitua à voir près de lui, au bureau, cette tête aux cheveux noirs, penchée, attentive, sur le registre ou le journal. Clémence n'avait pas de beauté, mais son visage brun, encadré de beaux cheveux, ne manquait pas d'intelligence, et ses yeux et ses lèvres souriaient d'accord et peignaient la franchise et la bonté. Il s'habitua donc à elle; il s'habitua plus encore à cette large aisance dans laquelle vivaient son oncle et sa cousine et qu'il partageait en partie avec eux. La maison du quai Saint-Clair était comme ces demeures d'Alep et de Beyrouth, sombre et pauvre au dehors, parée et fournie de bien-être au dedans. On faisait d'excellents repas dans cette vieille salle à manger meublée en vieux acajou, et une splendide argenterie ornait la table aux jours solennels; le salon ne revêtait pas les coquetteries modernes, mais ses bronzes et ses vieilles tentures n'étaient pas sans valeur; Adrien connaissait la petite armoire de fer et les trésors qu'elle recélait; il connaissait aussi la maison de campagne, située dans un site délicieux, au bord de la Saône, où la famille passait ses jours de fêtes; il y était allé souventes fois, avec son oncle et sa cousine, et initié à cette vie de fructueux labeurs et de plaisirs bien ménagés, il lui en eût coûté de s'en priver désormais : son cœur était pris dans les mailles de l'accoutumance et de l'affection, et quand il rencontrait le regard de Clémence, qui toujours s'adouciait pour lui, il se sentait flatté; un vague espoir naissait dans son âme, et les souvenirs de Montmorency, l'image de Clotilde pâlissaient, comme un site enchanté dont le voyageur s'éloigne, dont les contours s'effacent à chaque pas, et qui finit par disparaître et s'effacer dans des vapeurs lointaines. Ceci fut l'ouvrage de trois à quatre ans, long espace dans la courte vie d'un homme!

Il n'avait jamais écrit à Clotilde; elle l'avait prié de s'en abstenir; mais fréquemment elle entendait parler de lui par madame Cortal; les relations anciennes, affectueuses, n'étaient pas rompues, et avec la plénitude de cœur des mères, elle s'épanchait sur son fils, sur le bon accueil qu'il avait reçu à Lyon, la confiance qu'on lui témoignait et le goût qu'il prenait lui-même à ce grand commerce. Le nom de Clémence, ma nièce! arrivait souvent, et Clotilde l'entendait toujours, ce nom, avec une émotion qui tenait du pressentiment. Elle attendait une nouvelle, une révélation : le fond de la pensée de madame Cortal lui apparaissait comme un livre ouvert, et ce qu'elle y lisait l'affligeait sans la surprendre.

Un soir d'hiver, la bonne dame vint comme elle le faisait fréquemment; elle apportait son tricot et des nouvelles : sa conversation ouvrait un jour sur les naissances, les mariages et les décès du pays; ce soir-là, elle fut plus silencieuse, sa pensée errait ailleurs, et son amie, madame Maurand, finit par s'alarmer :

« Vous n'êtes pas souffrante! dit-elle.

— Oh ! non ; mais un peu préoccupée, je l'avoue.

— Vous n'avez pas de mauvaises nouvelles, j'espère ?

— Au contraire ; j'aurais de bonnes nouvelles, si je trouvais un peu de bonne volonté, un peu de raison autour de moi ; »

Clotilde leva les yeux en entendant ce langage énigmatique, et madame Cortal, comme si on l'eût questionnée, reprit :

« Figurez-vous, chère amie, que mon frère de Lyon a tout à fait pris Adrien en amitié, et qu'il n'a qu'une idée... »

Elle s'interrompit. Clotilde pressentait ce qu'elle allait ajouter :

« Il n'a qu'une idée... reprit complaisamment madame Maurand.

— Oui, il voudrait marier sa Clémence à mon fils, et nous fixer tous à Lyon, auprès d'eux. Jugez quel bonheur ce serait pour mon mari, qui se fatigue de son travail de bureau, et pour moi, qui reverrais si volontiers mon pays natal !

— Et Adrien refuse ? demanda la mère de Clotilde.

— Il hésite, tout au moins.

— Et monsieur votre frère n'a d'autre enfant que sa fille ?

— Pas d'autre ; Clémence a perdu sa mère de très-bonne heure ; élevée par son père, il l'a appliquée au commerce, ce beau commerce de Lyon ! et je crois que les aptitudes de mon fils ont décidé le choix de Clémence et de son père... ils ont une très-grande fortune, et ils seraient si bons pour nous ! »

Il se fit un petit silence : Clotilde avait rougi ; elle regarda sa mère qui réfléchissait, sa jeune sœur qui écoutait avec curiosité ; elle attendit quelques instants encore, et tout à coup elle prit la main de madame Cortal, et lui dit, d'une voix douce :

« Vous savez, madame, que M. Adrien est tout à fait libre ?

— Il me l'a dit, ma chère Clotilde ; je sais que vous avez agi avec beaucoup de cœur dans cette circonstance... j'ai regretté, et mon mari aussi... Oh ! nous avons bien regretté...

— Chère madame, suppliez M. Adrien d'accepter l'offre de son oncle ; dites-lui que je ne me marierai jamais... que je ne vivrai que pour ma famille... je serai heureuse en vous sachant tous heureux... »

Ses yeux brillaient et toute son âme généreuse se peignait dans ses traits ; madame Cortal en fut touchée et l'embrassa en disant :

« Quel dommage !

— Vous écrirez, n'est-ce pas ? Promettez-le-moi ! »

Elle n'eut pas de peine à obtenir cette promesse : madame Cortal parla longtemps de Lyon, de sa jeunesse, de sa famille, et on voyait que le cœur de la pauvre femme s'élançait vers ces riants

projets qui la ramenaient dans son pays, parmi les siens, et qui promettaient un peu de paix à sa vie tourmentée. Elle prit congé, enfin, et elle embrassa Clotilde avec une amitié vive, qui lui fit penser que tout était accompli.

« M. Adrien va donc se marier, et pas avec toi, ma sœur ? demanda Claire.

— Oui, ma petite ; il épousera sa cousine ; moi, je suis mariée avec vous autres. »

Madame Maurand lui serra la main, et dit :

« Cette pauvre madame Cortal ! comme elle était contente ! c'est bien un cœur de mère... »

Le même soir madame Cortal écrivit à son fils Adrien :

« Montmorency, octobre 18...

« Ce sont de vains scrupules qui l'arrêtent, mon cher ami ; j'ai trouvé moyen de faire expliquer Clotilde, et je t'assure que de grand cœur, naturellement et sans y être forcée, elle veut vivre pour sa famille et qu'elle a tout à fait renoncé à vos anciens projets de mariage. Elle paraît très-heureuse.

« Accepte donc, mon cher enfant, l'offre si tendre de ton oncle ; deviens un fils pour lui et aime bien cette chère Clémence que nous aimons à tant de titres. Nous viendrons vous rejoindre, et ce mariage, qui fera ton bonheur, assurera la paix de notre vieillesse.

« Adieu, cher enfant ; tiens-nous bien au courant de ce qui se passe ; embrasse mon frère pour moi, et dis à ma nièce tous les sentiments dont mon cœur déborde pour elle.

» Ta mère affectionnée,

» EUGÉNIE CORTAL. »

XII

CONFIDENCES

Clotilde ne parla pas à son frère de ce qui s'était passé : craignait-elle de réveiller au fond de son âme une douleur qu'elle voulait vaincre, ou voulait-elle épargner à l'amitié de Michel une peine nouvelle ? Ces deux motifs agissaient à la fois ; elle étouffait son cœur sous un travail continuel : les rôles des contributions et les savants manuscrits que M. Edme lui fournissait toujours, ne s'attardaient pas sur la table ; à défaut de la plume, elle tenait l'aiguille ; elle ne se donnait pas de répit, et lorsqu'elle voulait laisser couler des larmes involontaires sur ce passé mort et ces espérances naufragées, lorsqu'elle voulait se confier et se plaindre, elle allait à l'église. Celui-là qui y réside à jamais, devant qui brûle, nuit et jour, la lampe solitaire, pourrait dire que de larmes son œil a vues, que de larmes sa main divine a essuyées. Oh ! qui me donnera de me reposer un peu sur votre cœur ! s'écriait saint Augustin, et tous les affligés l'ont redit après lui.

Pourtant ce secret qu'elle avait voulu cacher à son frère devint l'objet des entretiens publics; on ne parla que du beau mariage que faisait Adrien, et Michel lut, un samedi soir, les annonces du mariage, affichées à la mairie. Il revint et trouva sa sœur, qui écrivait attentivement.

« Clotilde, lui dit-il, ne vas pas à la grand'messe demain, je t'en prie.

Elle leva sur lui ses grands yeux, où éclatait une mélancolique sérénité.

— Je sais, répondit-elle, ce que j'y entendrai : « Il y a promesse de mariage entre M. Adrien Cortal et mademoiselle Clémence Brigueuil. » Je le sais, mon bon frère. »

Elle lui dit alors en peu de mots ce qui s'était passé; il l'écouta avec une attention profonde, et lui dit enfin :

« Et tu supportes cette fin sans déchirement ?

— Oui, dit-elle, je la prévoyais, je l'attendais, c'était dans l'air, et je sentais une inquiétude douloureuse de tous les jours, de tous les instants; maintenant, tout est fini, je suis tranquille; je dis comme dans le psaume : *Dieu a rompu mes liens, je lui sacrifierai une hostie de louanges*; je vois l'avenir devant moi, triste peut-être, mais uni et tranquille.

— Quelle force d'âme tu as ! dit-il en la prenant dans ses bras : ô ma sœur, tu es heureuse de te posséder ainsi ! »

Et quelque effort qu'il fit, des larmes inondèrent son visage :

« Qu'as-tu, lui dit-elle, mon bon Michel ? que t'est-il arrivé ! Tu as quelque peine nouvelle, je le vois ! J'en exige la moitié; tu souffres : est-ce toujours cette vocation manquée qui t'afflige ?

— Cela et autre chose, lui dit-il à voix basse. Viens avec moi, viens dans mon atelier. »

Elle obéit et le suivit dans un réduit sous les combles, où il avait amassé, comme un avare son trésor, les débris de ses espérances d'autrefois. Des dessins et des plâtres étaient suspendus au mur; la table de dessin était encore dressée, et sur une planche se voyait un amas de terre glaise qui n'attendait que les ébauchoirs; quelques maquettes, créées jadis avec enivrement, se fendaient maintenant sous l'action du soleil et de la poussière, comme un emblème des rêves enchantés que la triste réalité avait rendus insaisissables; une vieille chaise de cuir, un sabre de cavalerie, deux antiques gantelets de mailles, un morceau de tapisserie délavé et fané, étaient réunis dans cette pièce et rappelaient de loin, de très-loin, ces somptueux ateliers où tous les âges et tous les pays ont concentré leurs richesses. Michel avait employé jadis ses petites économies à acquérir, en attendant mieux, ces armes, ce lambeau de tapis et ce vieux siège; il fit assise sa sœur et, allant vers le mur, il décrocha avec soin un médaillon de grandeur naturelle, et le montra à Clotilde : elle l'examina.

« Mademoiselle Isabelle ! dit-elle, je la reconnais. Mon pauvre Michel, ce n'est pas possible !

— Pas possible ! trop sûr, ma sœur.

— Mais tu n'as aucun espoir.

— Elle me connaît un peu : elle m'a vu un jour chez son père, implorant une augmentation de salaire, elle m'a pris en compassion... puis, une autre fois elle m'a vu dans l'atelier; j'avais retiré d'une cuve où bouillaient des teintures... Je m'étais un peu brûlé, et elle m'a dit : « Monsieur, vous avez bien du courage ! »

— Après ?

— Après ? C'est tout, ma sœur. Je l'aime, et elle se marie dans un mois. Voilà mon roman. »

Elle se tut : une profonde pitié remplissait son cœur à l'aspect de cette vie deux fois brisée, dans des ambitions légitimes et dans des sentiments permis.

« Pauvreté marâtre ! dit-il. Si j'avais pu me faire un nom, peut-être l'aurais-je obtenue ! Celui qu'elle épouse est un avocat sans fortune, mais qui a une réputation d'éloquence et d'habileté; son nom l'a fait arriver jusqu'à Isabelle; il est accepté. L'aime-t-il ? qui sait ? L'aimera-t-elle ? peut-être que non. Elle a une physionomie si enfantine, elle ne sait pas, dans son âme innocente, ce que c'est qu'une affection de préférence; elle l'aimera plus tard, parce qu'elle portera son nom, parce qu'il sera le père de ses enfants. Elle ne se doutera pas que le commis de son père a osé, un jour, penser à elle... »

Clotilde lui serra la main avec effusion.

« Michel, dit-elle, pourquoi as-tu enduré tous ces chagrins en silence, sans te confier à moi ?

— Tu avais tes propres peines, ma sœur.

— Oui, mais nous sommes frère et sœur pour nous appuyer l'un sur l'autre. Soyons unis et forts. Vivons pour notre mère et pour ces deux enfants.

— Tu jouis de tes sacrifices, toi ?

— Oui, dit-elle, Dieu me fait cette grâce; j'ai trouvé au fond du calice la liberté et l'ardent désir du bonheur d'autrui.

— Tu es heureuse ! je n'en suis pas là.

— Dieu t'aidera : pense à lui, Michel.

— Prie pour moi... et pour elle ! Je suis fou : je me figure sans cesse qu'elle serait plus heureuse avec moi qu'avec tout autre, parce que je l'aime plus que tout autre. »

Clotilde soupira : cette parole avait un écho dans son cœur, mais elle se redressa, et dit avec fermeté :

« Ne nous énervons pas par de vaines pensées, nous qui avons un si grand devoir à accomplir. Notre vie est dévouée; nous travaillerons tous les jours que nous passerons sur la terre, sans sortir de notre pauvreté actuelle ? Eh bien, soit ! Dieu sait ce qu'il nous faut, et il saura nous ac-

corder la récompense de ces sacrifices actuels. Ne le crois-tu pas ?

— Si je ne le croyais pas, comment vivrais-je ? répondit Michel. »

Et, dans un élan impétueux, il s'élança, il prit

un charbon, traça sur le mur une grande croix et dit à sa sœur :

« Ave ! Crux ! Voilà mon appui et mon espérance ! » M. BOURDON.

(La suite au prochain numéro.)

LEQUEL CHOISIR

SUITE

Le soleil, tamisé par les feuillages devenus blonds au souffle de l'automne, jetait des reflets d'or liquide sous les ramures ; les fils de la vierge entre-croisaient leurs lacets blancs sur les gazons touffus encore ; les senteurs forestières s'exhalaient intenses du sol, des mousses et des rameaux ; et l'on eût dit que la nature mettait de la coquetterie à se montrer belle avant de s'enfermer dans son linceul d'hiver.

On avait renvoyé les chevaux pour revenir à pied le long d'un ruisseau large aux rives escarpées et cette course au clocher souriait à tout le monde. Cependant les femmes, pour la plupart assez mauvaises marcheuses, se lassèrent vite de se meurtrir les pieds aux aspérités des rives, et d'accrocher leurs robes aux broussailles ; on dut faire pour elles des haltes fréquentes et chacun en profita pour se livrer à sa passion du moment : quelques hommes fumèrent à l'écart ; le naturaliste compta ses petites bêtes ; le botaniste découvrit entre deux pierres une nouvelle variété de muscari ; le perceur se mira dans la petite glace de son peigne, et Paule commença lestement une étude de broussailles. Georges et André, assis à ses côtés, suivaient attentivement les mouvements de son crayon ; celui-là, les yeux charmés, admirait sans réserve ; celui-ci, plus juste appréciateur, mesurait l'éloge et risquait volontiers une critique ou un conseil.

Mais les heures ne s'arrêtaient pas en même temps que les promeneurs : elles poursuivaient leur course et le temps, radieux une partie de la journée, commençait à s'assombrir ; des nuées grises s'entre-choquaient dans l'espace, voilant le soleil ; une fraîcheur pénétrante montait du fond des vals, et le vent, qui se mit à siffler, arrachait les feuilles aux branchages pour les faire tournoyer en rondes folles.

Le fit-il par malice ou sans y prendre garde ? Il ne le dira point ; mais d'un coup brusque il enleva le carré blanc sur lequel Paule crayon-

nait et lui fit traverser la petite rivière sans passerelle ni batelet.

Paule fit un geste vain pour le ressaisir au vol ; mais déjà il sautillait de branche en branche sur le bord opposé.

« A l'aide ! jeune France ! » cria le juge de paix avec une pointe de malice.

L'excitation était inutile :

Déjà, prenant pour point d'appui quelque roche saillante, Georges Naire s'était élancé d'un bon merveilleux sur l'autre rive, au risque de s'y enliser ; mais la feuille légère ne l'y attendait pas ; elle fuyait malicieusement sa poursuite et se livrait aux plus capricieuses évolutions. Tout autre que ce grand garçon aux mouvements souples et vigoureux eût semblé ridicule dans cette lutte accidentée et puérile ; mais il se riait des difficultés, sautait de roc en roc avec l'agilité d'un chamois, donnait tête baissée dans les broussailles et franchissait sans dommage de nombreuses flaques d'eau cachées dans les replis de terrain.

« Ma foi ! la fin ne vaut pas les moyens ! » parodia un fumeur à voix basse.

Cependant l'espiègle papier continuait son escapade et gagnait même des points si escarpés qu'il devenait imprudent de l'y poursuivre. Mais Paule tenait à son œuvre d'autant plus qu'elle semblait près de lui échapper. Quand elle crut Georges sur le point de reculer découragé :

« Eh bien ! fit-elle en regardant André ; et vous ? »

— Vraiment, ma cousine, ce n'est pas le lieu d'exposer un galant homme à choir ridiculement en pleine bourbe ou à dégringoler malheureusement du haut d'un rocher ! Vous étiez restée inférieure à vous-même ; et franchement cette esquisse ne peut que gagner à ce que vous la recommenciez. »

Paule avait le jugement droit, d'ordinaire ; elle comprit la leçon et détourna la tête en rougissant un peu.

Pendant ce rapide échange de paroles, Georges avait enfin réussi à s'emparer du fugitif, mais au prix d'un élan suprême, et le fumeur put répéter en toute vérité :

« La fin ne vaut pas les moyens ! »

Car, sur le point de glisser dans une fente, le neveu de la douairière s'enlaça si malencontreusement à un tronc nouveau qu'il se luxa le poignet.

« Cet accident, je me propose de l'escompter le plus tôt possible ! — pensa la tante esclave, moins troublée toutefois qu'elle ne voulut le paraître.

— Voilà de la chevalerie ou je ne m'y connais pas, s'écria-t-elle d'une voix vibrante.

— Voilà de l'enfantillage ou je ne m'y connais guère ! murmura derechef le fumeur pessimiste. Décidément ce grand gaillard-là n'est qu'un romanesque bébé. »

Le romanesque bébé regagna ses compagnons moins agilement qu'il ne les avait quittés et ne put retenir une exclamation de souffrance en tendant le feuillet froissé à sa propriétaire.

Mais une étrange ingratitude emplissait alors le cœur de Paule : elle en voulait au jeune homme de son obligeance, de sa réussite, de son accident. Elle le trouvait bien indiscret de se mêler ainsi de ses affaires, de l'obliger à une certaine reconnaissance et d'attirer tous les regards sur elle aussi intempestivement. Mieux valaient cent fois ses salems odorants ! Elle avait du moins la ressource de les faire becqueter par toute la nichée du château !

Ce fut donc avec une froideur peu dissimulée qu'elle remercia le sauveur de son dessin.

« Je regrette l'accident dont je suis la cause involontaire, lui dit-elle néanmoins.

— Comment donc, mademoiselle ! mais je suis charmé au contraire... aïe !... c'est-à-dire, j'aurais voulu... je me réjouis... je... moi... vous... il est froissé, malheureusement... mais c'est que j'ai... c'est qu'il a... permettez que je prie ma tante de me bander un peu le poignet. »

Non-seulement la tante esclave accomplit cette opération avec emphase et bruit, mais encore elle y mit du luxe en forçant le jeune homme à porter son bras en écharpe ; ce fut inutilement toutefois qu'elle voulut insinuer à la jeune fille de sacrifier à cet office la longue cravate brodée qui lui entourait le cou :

Paule resta sourde à l'insinuation, et madame de Chabrols dut se contenter du premier foulard venu.

Cet incident jeta du froid sur la gaité générale. En même temps qu'elle s'éteignait, le soir venait et de brumeuses vapeurs voilaient le paysage.

Paule marchait silencieuse ; évidemment une préoccupation fâcheuse l'envahissait.

Madame de Lubecque l'observait avec un demi-sourire assez équivoque.

« Vous êtes compatissante, ma chérie », lui dit-elle enfin.

— Moi ?

— Mais oui : le malheur d'autrui vous attriste et il suffit d'un poignet avarié pour inquiéter votre conscience. »

Une rougeur subite couvrit le visage de Paule et une vive réplique lui vint à l'esprit ; mais elle se contint, et, ramenant sur son bras la traine de sa robe qui lui échappait, elle se rapprocha des filles du juge de paix pour cacher son dépit.

Leur père dépouillait alors un vieil arbre de quelques cryptogames parasites qui lui rongeaient les flancs.

« Voilà de dangereux champignons, affirmait-il, des champignons d'autant plus dangereux qu'ils affectent une apparence honnête à laquelle on se tromperait facilement. Je ne les ai pas rencontrés encore et je manque de temps pour les analyser tout de suite ; mais il me suffit de constater la couleur hypocrite de ces lames et l'insipidité de cette odeur pour me tenir en défiance. Aussi n'hésiterai-je pas à déclarer cet individu anti-comestible.

— Anti-comestible ! se récria Paule heureuse de faire diversion à son mécontentement par une petite discussion ; anti-comestible ! permettez-moi, monsieur, d'affirmer le contraire.

— Mais, mademoiselle, comment savez-vous ?

— Comment je sais que ces parasites ne contiennent aucun principe vénéneux ? par expérience, monsieur. Tony, l'enfant de cœur, en apporte souvent aux Ormes et aucun de ceux qui en ont mangé n'est mort empoisonné, que je sache.

— Évidemment, mademoiselle, vous confondez les genres. Jamais aucun cryptogame de cette consistance molle n'a passé pour inoffensif et je soutiendrais devant toutes les facultés réunies que celui-ci renferme la mort dans son chapeau. J'ai la prétention de m'y connaître ! »

Il avait bien quelques autres prétentions, le bon juge de paix, et des prétentions assez peu fondées surtout. Aussi Paule ne se laissait-elle pas convaincre. Elle finit même par s'amuser de la discussion et se fit un point d'honneur enfantin d'en avoir le dernier mot.

« Tenez monsieur, dit-elle, pour lever tous vos doutes, je vais... »

Et, brusquement, elle approchait de sa bouche le parasite incriminé lorsque André Vallier lui saisit le bras et arrêta son mouvement.

— Je m'y oppose ! fit-il d'une voix brève.

— Et de quel droit ? riposta la jeune fille offensée.

— Du droit du plus raisonnable, ma cousine ; je n'en ai pas d'autre à invoquer. »

La promenade s'acheva sans nouvel incident ; mais elle ne devait laisser aucun bon souvenir à ceux qui l'avaient faite ; et la rentrée silencieuse au château, sous les brumes du soir, fut bien différente du départ triomphal qui promettait tant de plaisir.

« Delenda Carthago!... traduction libre : il faut en finir aujourd'hui même! aujourd'hui et non demain. C'est ainsi! »

La douairière de Chabrols se parlait de la sorte en enfilant ses bas le lendemain matin; et sa résolution intérieure était telle que le mouvement de ses mains participant de cette énergie, elle fut chaussée comme par enchantement.

La même vivacité mit en place toutes les pièces de son habillement et sa femme de chambre n'avait pas encore fini de s'en étonner quand elle lui ordonna de faire atteler son coupé.

« Nous partons? demanda Georges surpris qui entraînait à ce moment. Le repos et le sommeil lui avaient fait grand bien. Il n'éprouvait plus qu'une légère douleur et l'enflure peu sensible de la veille s'en allait d'elle-même.

— Comment? imprudent! gémit la tante esclave, sans bandage! sans écharpe! tu veux donc rester estropié?

— Dieu m'en garde, chère tante! Mais ce malheur ne me menace point; et je suis aussi bien que...

— Ta ta ta! je ne me paie point d'assurances mensongères et je me connais assez en accidents pour savoir quand il est urgent d'appeler un médecin. Or je juge que cela est urgent aujourd'hui et je cours à Cormatin pour...

— Je vous en prie, ma tante.

— Dis un mot de plus et je pousse jusqu'à Cluny.

— Vous n'y pensez pas! je...

— Si tu continues, moi aussi je ne m'arrêterai qu'à Mâcon! »

Mais Georges continua et la bonne tante ne partit point pour le chef-lieu; elle n'en avait d'ailleurs pas eu la sérieuse intention; elle désirait seulement qu'on l'en empêchât et que le stoïcisme de Georges, bien établi par son refus de voir un médecin, éclatât au grand jour comme son « courage » de la veille.

Ce mot de *courage* faisait rougir le pauvre garçon qui sentait de quel ridicule une telle exagération devait le couvrir; mais la terrible tante n'en démordait pas, et malgré le malaise évident de son neveu, elle servit son éloge comme dessert au déjeuner.

Après quoi, elle prit le bras de Pierre Barance pour lui proposer une promenade en tête à tête.

Dire que le père de Paule se montra flatté de cette attention, ce serait mentir; les gardes du château lui avaient indiqué la veille certaines remises d'engageante apparence dont il comptait fouiller les replis et le retard infligé à ce plaisir ne lui disait rien de gai.

Il se résigna cependant en homme de bonne compagnie et suivit la vieille dame avec un dépit très-poliment contenu.

Mieux au courant des mouvements variés du bonnet, de la tabatière et des mitaines de son

interlocutrice, le chasseur se fût tenu sur ses gardes, car il eût deviné l'approche d'une crise; mais rien ne troublait alors sa quiétude, si ce n'est la pensée des coups de fusil retardés.

Elle aborda son sujet carrément, comme disait la petite baronne :

« Ce n'est pas pour mettre les fils de la Vierge en quenouille et pour récolter des prunelles que j'expose mes brodequins et vos bottes aux égratignures de ce chemin pierreux, mon voisin.

» C'est tout simplement pour marcher en toute dignité sur un terrain neutre :

» Je ne suis pas chez vous; vous n'êtes pas chez moi; donc, nous nous trouvons chacun chez nous, ce qu'il fallait démêler pour la dignité de notre situation!

» Cela fait, j'entre en matière et je débute par cette simple question :

» Que pensez-vous de moi?

— Mais ce qu'en pense tout le monde, madame la baronne : c'est-à-dire tout le bien imaginable.

— C'est vague... et fade.

— Cependant...

— Précisons : me croyez-vous de sage conseil et de bon jugement?

— Sans aucun doute.

— De caractère loyal et de cœur sain?

— Assurément.

— Donc vous pouvez avoir confiance en moi et prendre en considération sérieuse mes opinions, mes ouvertures et mes propositions.

— En très-sérieuse considération, madame la baronne.

— Vous faites bien. Alors, si je vous dis : ceci serait opportun! cela doit être ainsi, vous répéterez après moi :

« C'est ainsi! »

— Mais... probablement...

— Comment probablement! reculerez-vous, maintenant?

— Je ne le crois pas, madame. Il me semble plutôt que c'est vous qui n'avancez guère. »

La douairière se mordit les lèvres et arrondit ses yeux jaunes en les fixant sur Pierre Barance; ses mitaines réintégrées dans sa poche depuis quelques secondes en sortirent de nouveau, et, arrêtant son compagnon au beau milieu du chemin :

« Abattons notre jeu, dit-elle résolument, car nous avons en mains autant d'atouts l'un que l'autre.

» Vous possédez une fille : je suis ornée d'un neveu.

» Votre fille est charmante : mon neveu est accompli.

» Elle n'a pas vingt ans : il ne compte guère plus de ce qu'on appelait autrefois cinq lustres.

» Elle est de bonne souche : il sort d'excellente race.

» Elle possède une autre dot que ses vertus et sa beauté : il a son nom inscrit au Grand-Livre et

ses propriétés longuement classées au cadastre.

» Elle jouit d'une santé parfaite : il n'a perdu encore ni un cheveu ni une dent.

» Elle doit l'aimer : il en raffole ! Si l'amour n'est pas absolument nécessaire dans le mariage, du moins produit-il bon effet sur le public... au commencement. Cela agrément le paysage.

» Donc, étant comparés les deux actifs, étant pesées les deux situations, il s'établit entre elles une balance parfaitement juste, vous ne pouvez en disconvenir. Par conséquent, la meilleure chose, la seule chose que nous ayons à faire c'est de conduire votre fille et mon neveu devant le maire et devant le curé ; de les faire lier par celui-là, bénir par celui-ci et de nous en frotter les mains. Ne le trouvez-vous pas ?... »

Marier sa fille ! Pierre Barance n'avait jamais songé que cela pût être un jour... Il en resta saisi comme si une compagnie de perdreaux se fût envolée sous ses pieds sans qu'il pût la tirer.

« Vous ne répondez rien ? »

— Pardonnez-moi, madame, mais l'émotion...

— Au fait c'est la première fois sans doute que l'on vous demande votre fille ; mais vous vous y feriez si cela devait se renouveler.

— Si cela devait ?...

— Se renouveler, oui. Mais cela ne se renouvelera point car je compte bien sur votre consentement. »

En ce moment le chasseur fit complètement place au père. Ce mot de mariage faisait vibrer dans son âme tant de cordes qu'il croyait pour jamais muettes !... le bonheur envolé reprit un corps pour lui sourire... la morte bien-aimée se réveilla pour lui rappeler ses devoirs, ses responsabilités... il se sentit à la fois le père et la mère de cette enfant dont l'avenir se trouvait en question, et, son cœur débordant de tendresse, il eut peur et n'osa dire ni oui ni non.

« J'attends ! reprit madame de Chabrols en martelant sa tabatière.

— Madame, balbutia enfin le pauvre père, votre proposition me flatte et m'honore. Mais... elle me prend au dépourvu, tout à fait au dépourvu ! Je n'ai pas le droit de disposer seul de l'avenir de mon enfant... et je crois devoir la consulter sur...

— Consulter les petites filles ! leur demander la permission d'arranger leur bonheur à son gré ! voilà bien le fruit des révolutions ! Jadis on n'avait point cette faiblesse. Notre père nous disait :

« Ma fille, regardez ce monsieur ; dans huit jours vous l'épouserez. »

Notre mère ajoutait :

« Ma fille, toute résistance serait vaine. Nous en avons décidé ainsi pour votre bien ! »

« Et nous obéissions ! »

Ici la douairière se troubla quelque peu ; car elle se souvenait amèrement que son bonheur n'était point né de cette obéissance passive.

Elle reprit vite son aplomb cependant et détaillant sa main du bras de son compagnon :

« Je vous laisse à vos réflexions et à vos conciliabules en vous priant toutefois de les abréger : j'aperçois dans ce champ de luzerne le marquis de Bois-Raucourt d'Anzac de Ferlusse qui s'estimera très-favorisé de me ramener au château. A bientôt, mon voisin !

— A bientôt ! » répéta machinalement Pierre Barance.

Paule ne prit part ce jour-là ni aux répétitions d'un proverbe, ni aux préparatifs d'un bal. Son père l'avait enlevée mystérieusement en compagnie de ses chiens et de son fusil. Pendant de longues heures ils cheminèrent sous les ramures, heureux d'un tête à tête qui leur permettait de s'entretenir à cœur ouvert, et le soir ils se retirèrent de bonne heure dans leurs chambres, elle pour prier et s'endormir soulagée, lui pour commencer et déchirer, recommencer et redéchirer un billet difficile dont le dixième exemplaire seulement fut adressé à sa destinataire :

« Madame la baronne,

« Comment vous y prendriez-vous à ma place pour allier la reconnaissance et la sincérité, les convenances et la franchise ?

Vous feriez d'abord parler la franchise, n'est-il pas vrai ? Le reste viendrait ensuite.

Je trouve l'exemple bon et je vous demande la permission de le suivre :

Votre neveu me plaît : il a le coup d'œil juste et le caractère facile, le jarret solide et le cœur bien placé ; ce bon chasseur fera un bon mari, je n'en puis douter.

Malheureusement, je ne suis point parvenu à convaincre ma fille de cette vérité ! ce genre d'hommes n'est point son idéal, à ce qu'il paraît. Elle le trouve un peu trop... silencieux ; un peu trop... timide ! On dirait que cette enfant gâtée a la fantaisie de se faire mener tambour battant par son mari.

Et puis ce n'est pas tout... Elle prétend qu'il est impertinent au sexe laid d'empiéter sur les droits du beau sexe et les jolis garçons la laissent indifférente ; c'est bizarre mais « c'est ainsi », comme vous dites.

La chère petite trouve assurément que monsieur votre neveu lui fait beaucoup d'honneur ; mais elle décline cet honneur et, tout en lui conservant sa reconnaissance, elle lui souhaite un bonheur parfait... avec une autre femme.

Daignez agréer, madame la baronne, avec mes remerciements et mes regrets, l'hommage de mon respectueux dévouement. »

Pierre Barance ne tarda pas à recevoir la lettre suivante :

« Mon voisin,

Je lis ceci entre les lignes :

« Votre neveu est un niais bellâtre, bien audacieux de prétendre à ma fille. Elle connaît sa valeur et n'accordera jamais sa main qu'au prince Charmant, seul digne d'y prétendre. »

C'est bien cela n'est-ce pas ?

Eh bien ! mon voisin, je souhaite le prince Charmant à votre jolie princesse en herbe !

Toutefois, s'il tarde à venir, si même il ne vient jamais, ne vous en étonnez pas trop... et rappelez-vous la fable... il sera toujours temps pour mademoiselle Paule de rencontrer... un malôtru

Cela dit sans rancune et sans intention blessante, je remets mes mitaines, je clos cette épître et je vais m'adresser ailleurs. Une perspective se ferme-t-elle, dix autres s'ouvrent à l'envi. C'est ainsi.

Mille compliments polis. »

Ce fut toute la prose qui s'échangea entre le père et la tante. Quand Pierre Barance déchiffra ces pattes de mouches, leur auteur roulait au grand trot de ses chevaux sur la route de Chapaize à Cormatin.

Personne ne prit le deuil de ce départ : la douairière, avec son franc parler troublait quelque peu les gens, et quand ses yeux jaunes se mettaient de la partie, on se sentait gêné par sa présence.

Sa brusque retraite fut diversement interprétée ; la petite baronne seule ne s'y trompa point :

« Et d'un ! fit-elle en entourant de son bras blanc la taille flexible de Paule. Est-ce le premier ?

— Le premier quoi ?

— Le premier homme que vous jetez à la mer ?

— Je ne vous comprends pas.

— Vous me comprenez de reste, mais cette discrétion est de bon goût. Préparez-vous d'ailleurs à l'exercer souvent : vous avez toutes les grâces pour conquérir les tendresses, ma chère belle ; et tous les droits pour vous montrer difficile : je prévois donc, autour de vous, une terrible jonchée de cœurs ! Il ne faudra point trop vous apitoyer sur eux, cependant ; c'est une habitude à prendre, voilà tout ! Que voulez-vous ? nous autres femmes, si nous avons conscience de notre valeur, il est de notre dignité d'en tenir haut le pavillon et de ne l'amener qu'à bon escient. »

Certes, madame de Lubecque avait raison ; mais à un seul point de vue : quand il s'agit de lier sa destinée à celle d'un autre, une femme ne peut attacher un trop grand prix à l'honorabilité de ce compagnon, à la droiture de son caractère, à la noblesse de ses sentiments ; et l'estime doit précéder la tendresse pour que la tendresse dure.

Mais en ce monde où l'ordre des choses est si souvent renversé, les grandes questions, les questions capitales sont traitées, en général, accessoirement. Il semble que la plupart des pèlerins de la terre se soient dit :

« Cherchons d'abord ce qui brille ; nous aurons ensuite assez de temps pour nous occuper de ce qui dure.

» Poursuivons ce qui amuse ; plus tard ce qui

sauve nous viendra naturellement à son heure.

» Enivrons-nous avant tout de bruit, d'honneurs et de plaisir. Le bonheur saura bien se faire tout seul pour nous ! »

Cette théorie, personne ne la formule ; ces principes, on ne les étale point ; souvent même on les applique à sa vie sans presque s'en douter, et l'on serait fort étonné de se les découvrir au fond du cœur, si l'on fouillait les abîmes de ce cœur en recourant aux lumières d'en-haut.

Mais les lumières d'en-haut, comment les implorer, comment les apercevoir même, quand on a les yeux éblouis, fascinés, aveuglés par celles d'en-bas ?

C'était le fait de la petite baronne : elle soumettait toutes choses aux lois du monde, et ses frivoles appréciations, enveloppées de tant de charme, ses courtes vues exprimées avec une désinvolture de si bon goût, étaient un danger d'autant plus à redouter pour l'inexpérience de Paule qu'elle ne le soupçonnait pas.

Elle fut donc charmée de voir son refus approuvé par sa brillante amie et se montra ce soir-là d'une entraînante gaité qui gagna tout le monde.

« C'est pour cacher son chagrin », songea la femme du sous-préfet qui croyait à une rupture douloureuse entre elle et le beau Georges.

Le public possède ordinairement cette justesse d'aperçus.

« Certainement leur mariage est conclu, se disait André Vallier avec non moins d'à propos. Il part heureux pour en presser la célébration... Elle pense à lui... et se réjouit. C'est égal, elle n'y met pas assez de retenue. »

Aussi, à mesure que le sourire de Paule s'épanouissait, celui d'André s'éteignait et l'ombre s'étendait sur son visage en proportion du rayonnement que répandait sa cousine.

« Qu'avez-vous donc ? lui demanda-t-elle en jouant un quadrille avec lui ; vous frappez sur les touches d'un air lugubre qui ne vous est pas habituel.

Il ne répondit rien mais plaqua deux ou trois accords faux.

— Eh bien ! voilà que vous tournez au mineur à présent ! mon cousin, je ne désespère pas de vous entendre improviser une marche funèbre avant la fin de la soirée.

— Et moi, je ne désespère pas qu'on la joue en me portant comme Malborough, en terre, avant la fin de l'année.

— Ah ! mon Dieu !

— Qu'est-ce qui vous étonne ? Je dois m'y attendre. Ne savez-vous pas que mon semestre expire dans quelques jours ? Je rejoindrai alors mon régiment en Afrique et vous savez quelle besogne les Kabyles nous y préparent.

Il jouait follement le galop final en disant cela.

— Mais je sais aussi, repartit Paule en manquant ses arpèges, je sais aussi que vos anges

gardiens de la terre prieront pour vous et j'ai confiance! Vous reviendrez sain et sauf, mon cousin, la croix sur la poitrine!

— A quoi bon? puisque.....

— Puisque?

— Rien... je pensais à vous et...

— Vous n'osez point me dire ce que vous pensez? Je dois en conclure que c'était peu flatteur pour moi.

— Je n'ai pas le droit de vous flatter, surtout quand...

— Mais achevez donc!

— Quand un autre...

» Décidément je perds pied; c'est stupide! » pensa l'officier; puis résolument :

« Eh bien! ma cousine, s'il est vrai qu'on pardonne beaucoup à ceux qui partent, s'il est vrai que l'approche des adieux autorise certaines indiscretions, me permettez-vous d'user du privilège des séparations et de vous faire... mon compliment?

— Votre compliment! à quel sujet?

— Mais au sujet de votre mariage... de votre mariage avec... le neveu de madame de Chabrols... un beau garçon, ma cousine! et facile à mener.

— J'épouse ce joli garçon!.. Lui!»

Ce lui était tellement expressif qu'il contenait toute une protestation.

André accéléra le galop, qui languissait, et le termina même par un accord si triomphant qu'une corde se rompit sous ses doigts avec un bruit strident.

Sa mère, un peu superstitieuse, comme toutes les natures tendres, aurait-elle entrevu là quelque fâcheux présage?

« Monsieur Lecomte-Dumaine! annonça le valet de pied.

— Enfin! s'écria la petite baronne en accueillant le nouveau venu avec une joyeuse surprise. Enfin, le voilà donc ce solitaire, ce cénobite que nous n'osions plus attendre! Soyez le bienvenu, mon cher Henri, et laissez-moi vous présenter à ces dames.

— Monsieur Lecomte-Dumaine, mon meilleur ami d'enfance! ajouta-t-elle en faisant faire au jeune homme le tour du salon.

Quand il passa devant Pierre Barance, celui-ci lui tendit cordialement la main.

— Vous vous connaissez? remarqua la baronne étonnée.

— Intimement, madame. Nos relations ont débuté par un service que m'a rendu Monsieur le Comte et il y a joint cet autre service de vouloir bien les continuer.

— Je vous en félicite tous deux, messieurs; et et suis charmée de découvrir que les amis de mes amis sont deux fois mes amis!»

Henri apportait aux Barance des nouvelles de l'aïeul.

Malgré ses parties de piquet journalières, malgré les bruyants incidents dont l'impétuosité de

Catherine animait la maison, les attentions multipliées et silencieuses de Jacques, le vieillard trouvait déjà l'absence de ses enfants un peu longue!

« S'ils s'amuse, tout est pour le mieux et je les engage à prolonger leur séjour à Chapaize; mais pensez-vous qu'ils s'amuse, monsieur le Comte? C'est bien fatigant de séjourner chez autrui... les chambres d'amis sont habitées par plus d'un inconvénient; les vents coulis y pénètrent; l'humidité s'y renferme, sans compter le reste! J'ai bien peur que ma petite-fille ne récoile là plus de névralgies que de plaisir! »

Henri ajouta qu'Antoinette Vallier, sur la prière du vieillard, s'était installée aux Ormes. Il l'avait vue dans ses nouvelles fonctions de garde-malade et de maîtresse de maison et l'ont eût dit qu'elle y trouvât le plus grand charme, tant elle y mettait de bonne grâce.

Il apportait d'ailleurs une lettre d'elle à sa cousine; mais la candide sœur d'André ne prévoyait guère l'influence que ces quelques lignes exerceraient sur l'avenir de son frère!

Cette lettre n'était d'abord qu'une causerie presque enfantine, comme en font les pensionnaires. Antoinette y mêlait le grave au doux, les indulgences de la Portoncule qu'elle venait de gagner à la Visitation et les espiègleries des jumeaux décidément bien difficiles à gouverner; les visites de charité faites avec sa mère et la critique des dernières modes d'automne; elle risquait, en les soulignant, quelques mots latins, et recommandait à Paule certaine recette culinaire de son invention. Puis ce vol en tous sens prenait une allure plus uniforme; et ces airs variés se fondaient en une seule mélodie, où dominait la même note : celle du sentiment de famille.

« Que je te plains d'être fille unique, ma Paule! » cela m'inspire tant de compassion, vois-tu, que » je t'aime comme une sœur pour te dédommager » le plus possible de ton isolement; tu t'en » aperçois bien, n'est-ce pas?

« C'est égal, une sœur d'intention, cela ne vaut » pas encore une sœur de fait, même une sœur » un peu taquine, un peu quinquise; et je te » trouve bien malheureuse d'être seule à te faire » gâter par tes deux pères.

« C'est si bon, durant l'enfance, de partager les » réprimandes et les caresses, le sucre d'orge et » les pensums! c'est si délicieux, un peu plus » tard, de se serrer fraternellement les uns contre » les autres, d'aspirer la même vie, de grandir » ensemble pour former à son tour un faisceau » protecteur, une barrière préservatrice autour » de la souche vieillie d'où l'on a tiré sa jeune » séve!

« Oui, c'est délicieux; mais ce bonheur-là se » paie quand sonne l'heure des séparations!

« Celle qui nous menace me trouvera sans » force contre ses tristesses, je le sens... Mais je

» prie Dieu de me fortifier; et, fermant les yeux
» sur le présent qui m'afflige, d'avance, j'entre-
» vois un avenir souriant :

« André n'est plus seul comme un pauvre exilé
» loin du toit paternel. Une bonne et douce com-
» pagne embellit sa demeure... Mais pour l'em-
» bellir, cette demeure, il est nécessaire de
» l'habiter beaucoup, au lieu de se répandre au
» dehors comme le font certaines jeunes femmes
» trop éprises du monde. Je suppose donc ma
» futur belle-sœur vouée au culte du foyer.
» N'est-ce point une vertu indispensable entre
» toutes à une femme d'officier ?

» Errant par le monde, changeant de lieux
» continuellement, les militaires ont à peine le
» temps d'ébaucher des relations. Il leur faut
» donc la compensation des chers liens de famille,
» la stabilité des affections domestiques, les joies
» durables de la vie d'intérieur.

» Cette vie-là, je le sais, n'est point brillante et
» ne place pas au premier rang ceux qui la
» mènent : le monde les oublie facilement ; ils ne
» donnent le ton nulle part.

» Mais comme ils planent plus haut que ces
» mesquines considérations ! Quelle grandeur
» dans cette situation, modeste en apparence !
» quel calme dans cet isolement ! N'est-il pas,
» d'ailleurs, tout rempli d'intéressants détails ?..
» Les mondains trouvent ces détails prosaïques.
» Ils seraient bien étonnés d'apprendre qu'il y a
» la poésie du pot-au-feu, des petits arrange-
» ments domestiques, du raccommodage des
» chaussettes et de la préparation des con-
» serves !

» La femme d'André comprendra cette poésie,
» je l'espère, comme il la comprend déjà lui-
» même. Elle sera la prévoyance, l'ordre, la
» grâce et la douceur, comme il sera lui, la force,
» l'autorité tempérée par la tendresse, la protec-
» tion toujours en éveil. Je vois d'ici cette alliance
» de tout ce qui sanctifie la vie conjugale ; je prête
» une forme connue, des traits familiers à cette
» sœur que j'appelle de tous mes vœux... Ah !
» si tu vou... Non : raie cela ! ce n'est point à
» moi de parler. »

« Quel grimoire méditez-vous d'un air si
sérieux, ma petite belle ? demanda la baronne
qui avait oublié de frapper à la porte de Paule.

— Déchiffrez vous-même ce grimoire, chère
amie ; le voilà.

— Des pattes de mouches ? une écriture de
femme ? mais, vraiment, elle ne manque pas
d'élégance, cette écriture-là ; elle en a même
beaucoup ! c'est signé Antoinette ; ah ! oui : la
sœur de notre officier, votre jeune cousin. Je suis
curieuse de connaître sa prose. »

Puis après avoir lu :

« Mais ce n'est pas même de la prose, cela !
quel terre à terre, ma mignonne ! Je conseille à
votre correspondante de ne point multiplier de
pareils factums : il y aurait de quoi effaroucher

toutes les filles à marier du pays ! Certainement
la sœur tient ces idées baroques du frère, voyez-
vous... Ah ! cette aimable destinée attend madame
André Vallier, de garnison en garnison, à
l'ombre de la grosse caisse du régiment et jusqu'à
la retraite de son mari ? une mesquine retraite
de capitaine, peut-être, ou, tout au plus, de
commandant... Eh ! bien, c'est alléchant ! ce
monsieur devrait au moins choisir sa femme
dans un orphelinat, parmi les petites filles en
bonnet noir qui ont le doigt piqué par l'aiguille
et pratiquent l'obéissance passive ! »

La jeune femme continua ce persiflage quel-
ques instants encore ; puis, comme si elle se fût
soudainement aperçue que le futur ménage de
l'officier ne méritait pas une attention plus
longue, elle quitta ce sujet de conversation pour
rapporter à Paule les propos flatteurs tenus sur
son compte.

« Tous mes hôtes raffolent de vous, petite fée ;
vous leur tournez la tête comme par magie. Mais
cet hiver, ce sera bien autre chose quand vous
ferrez votre véritable entrée dans le monde après
les coups d'essai dont Chapaize est le témoin !
Vous deviendrez la reine, ma chérie, la reine de
tous les salons ! »

La reine future protestait, mais elle protestait
faiblement... le poison de l'orgueil s'infiltrait
goutte à goutte dans ses veines ; et, à mesure
que la baronne ajoutait au piédestal de son idole,
l'idole, qui regardait ses servents de plus haut,
voyait leur taille s'amoinrir.

Ce soir-là, sans se l'avouer, elle examina son
cousin avec le parti pris de le trouver mal ; et il
fallut convenir qu'elle y réussit à peu près.

« Il a du bon, conclut-elle cependant ; mais il est
marqué d'avance pour les positions inférieures,
car il manque de distinction et de brillant. Il
s'en dédommagera par l'autocratie domestique...
c'est évident. »

« J'ai reçu six grandes pages d'Antoinette, lui
dit-elle ; six pages confidentielles qui...

— Confidentielles, ma cousine ?.. »

Et l'énergique André, le brave officier que le
bruit de la mitraille ne faisait point pâlir, se
troubla devant cette jeune fille qui venait de dire
d'une voix douce :

« Confidentielles. »

A lui aussi, sa sœur avait écrit longuement à
cœur ouvert... et l'officier se prit à trembler
qu'elle n'eût entretenu Paule du même sujet...

« Après tout, se disait-il pour se rassurer, si
elle est instruite de mes sentiments par Antoi-
nette, peut-être vaut-il mieux que cela soit ainsi.
Je n'aurais jamais eu le courage de me confier à
mon père ni à mon oncle, encore moins... à elle !
Maintenant, j'oserai parler. »

Ce n'est pas, sans doute, aux habitants du châ-
teau qu'il se proposait ainsi de parler, car il resta
silencieux toute la soirée, et le marquis de Bois-
Raucourt d'Anzac de Ferlusse en fit la remarque,

bien qu'il ne s'occupât ordinairement que de lui-même :

« Décidément, pensait-il, décidément les hommes de trente ans en ont aujourd'hui soixante ; il n'y a plus que les vieillards qui soient jeunes. Voilà un officier français qui ne trouve pas un mot galant à prononcer ; et voici un poète, ce petit Dumaine, qui pose pour le sphinx antique ou pour le philosophe désabusé, avec son faux air vénérable et mystérieux. »

Pour n'avoir pas l'air vénérable, le marquis voulut se faire papillon ; mais à peine eut-il tenté quelques battements d'ailes, qu'il s'abattit dans un fauteuil où il s'endormit à l'ombre d'une portière.

Le lendemain, il tombait une pluie monotone et froide ; une de ces pluies que le soleil ne traverse d'aucun rayon, et dont l'âpre poésie du vent n'aide point à supporter l'ennui.

« Les chiens manqueront de nez, » déclara Pierre Barance.

— Le poisson ne mordra point ! affirma un pêcheur.

— Pas moyen d'admirer le paysage à travers ce voile liquide !

— Ni de récolter des simples dans cette inondation !

— Décidément, la promenade est impossible ! »

On avait joué, la veille, le dernier proverbe à l'étude ; et le prochain départ des invités ne permettait pas de nouveaux préparatifs dramatiques.

Les chanteurs se prétendaient enrhumés.

Les instrumentistes trouvaient le piano discord.

La laine et la soie faisaient défaut pour la tapisserie des brodeuses.

La bibliothèque ne contenait plus rien qu'on ne sût par cœur.

Et le billard était accaparé par deux joueurs peu soucieux de céder leur place.

Pour comble de guignon, l'espoir de l'avenir, sous la figure des Lubecque enfants, l'espoir de l'avenir rendait le présent insupportable :

Toute cette bande d'écureuils et de singes en bavettes, de sauterelles et de pies en jupons, qu'emprisonnait la pluie, s'en dédommageait par des tours diaboliques. Personne n'y échappait. C'était à n'y pas tenir !

« Vraiment, risqua le juge de paix à demi-voix, quand des enfants sont doués bruyamment comme ceux-ci, on devrait s'en débarrasser en les envoyant à l'école.

Oui, sans hésiter : A l'école !

— Vous désirez visiter l'école ? demanda le vieil adjoint sourd qui entrait à ce moment ; rien de plus facile, et, certainement, la commune en sera flattée. Aussi réclamerai-je l'avantage... le bonheur... la satisfaction de vous faire moi-même les honneurs de l'établissement, car je n'ai pas peu contribué à sa création. Je suis tout à vos ordres. »

Cette idée ne serait venue à personne ; mais, puisqu'elle s'offrait d'elle-même, on l'accepta comme pis aller ; et bientôt les parapluies se déployèrent en ligne tortueuse et mouvante sur le chemin de l'école. Grâce à Dieu, la caricature des instituteurs n'est plus de mode ; aucun des visiteurs ne remarqua la figure en casse-noisette de M. Gaumard, ni ses ongles en deuil, ni la chausure qu'il avait oublié de cirer le matin ; mais l'on mit du prix à constater la bonne tenue de l'école, l'application des élèves et le dévouement du maître.

L'adjoint, rougissant d'aise, voulut marcher de succès en succès :

« Vous venez de voir les futurs défenseurs, les futures lumières du pays, dit-il ; permettez-moi de vous présenter sa fleur, mais sa fleur en boutons... »

Décidément il se lançait, ce bon adjoint : il eût improvisé un madrigal, pour peu qu'on l'y poussât.

La fleur en boutons ou plutôt les boutons de la fleur s'épanouissaient entre quatre blanches murailles couvertes d'inscriptions chrétiennes : des tables où s'appuyait plus d'un coude récalcitrant, des bancs où plus d'une petite désobéissante s'asseyait sur son pied replié, une chaise de bois blanc où trônait la maîtresse, voilà le parterre. On en fit le tour ; le juge de paix commença des classifications botaniques d'un nouveau genre, et, là encore, il y eût des éloges à prodiguer et de l'attendrissement à laisser voir.

En vérité, l'adjoint triomphait trop ouvertement :

« Et maintenant, à la salle d'asile ! je vous réserve la crème pour le dessert. »

La fleur... la crème... il eût écrit des bucoliques cet adjoint-là !

La crème n'était nullement fouettée, car la bonne sœur de l'asile s'interdisait les corrections manuelles. Une sévère discipline n'en régnait pas moins parmi cette armée en miniature et c'était merveille que l'ensemble et la docilité de ces mouvements.

Que de souffrances dans le présent, que de fautes dans l'avenir, épargnées par ces maternelles institutions !

Les enfants réunis dans ce même lieu qui porte le doux nom d'asile, ces enfants étaient dispersés hier, un peu à tous les vents, à tous les hasards de la misère ou de l'abandon ; souvent ils avaient froid et personne ne les réchauffait ; ils avaient faim et, parfois, la nourriture leur manquait ! les exigences du travail, la nécessité de gagner le pain quotidien appelaient le père et la mère au dehors ; et eux, les pauvres délaissés, tristes, effrayés devant le foyer désert, ils s'en éloignaient de toute la vitesse de leurs petits pas, exposés, à la fois, aux dangers physiques et aux influences morbides qui corrompent les âmes prématurément.

Mais les cœurs chrétiens qui entendent à travers les siècles la divine parole : « Laissez venir à moi les petits enfants », les cœurs chrétiens pour lesquels le nouveau-né de la crèche s'incarne symboliquement dans chacun de « ces petits », ces cœurs-là se sont émus de pitié, de tendresse... et il n'est plus d'enfants sans pain, sans secours, sans guide, sans mère ! puisque « l'asile » offre tout cela !...

Paule et ses compagnes se disaient ces choses ; et, plus elles déposaient de baisers sur ces fronts innocents, plus elles prodiguaient de caresses à ces mignonnes créatures, plus, aussi, elles se sentaient maternellement émuës.

Aussi le retour au château fut-il silencieux ; chaque visiteur se renfermait en une sorte de recueillement attendri, et l'on eût dit une entente commune pour ne point diminuer la douce impression reçue, en l'exhalant en paroles.

Cependant, si la pluie n'avait pas cessé, le vent s'élevait violemment et les petites mains finement gantées auraient maintenu difficilement les parapluies si des mains masculines ne leur eussent épargné ce soin.

Les hôtes du château s'avançaient donc deux

à deux à la file, pataugeant à qui mieux mieux.

« Ah ! la drôle de chose, c'est comme une noce de paysans », cria l'ainé des Lubecque.

Une noce ! et Paule marchait en tête appuyée sur son cousin comme s'ils eussent été les mariés.

Ce rapprochement d'idées les fit rougir tout deux sous une impression bien différente. Ils passaient alors devant la vieille et sombre église de Chapaize ; la porte entr'ouverte leur laissait voir les reflets pâles de la lampe effleurant les énormes piliers... il sembla un instant au jeune homme que le prêtre les attendait là, au pied de l'autel, pour les bénir devant Dieu... et cette étrange hallucination fit brusquement déborder un sentiment depuis longtemps contenu.

Toujours maître de son langage cependant, l'officier sut garder un calme apparent auquel Paule se trompa : ce n'était point de la sorte qu'elle se sentait digne d'être aimée. Prévenue défavorablement, elle trouva donc des intonations trop mesurées à cette voix qui lui disait : « Laissez-moi solliciter de votre père le bonheur de ma vie ! »

(A suivre.)

MÉLANIE BOUROTTE.

LEVER DU SOLEIL AU MONT-BLANC

C'est le Mont-Blanc, c'est lui ! Les nuages épais
Dont l'ombre sur ses flancs s'était amoncelée
Ont disparu. Voyez : dans sa gloire et sa paix,
Il offre au jour naissant sa neige immaculée.

Pour y verser l'éclat de son front radieux
Le soleil a fait choix de ce miroir sublime,
Et peu, à peu dissipe, en montant dans les cieux,
Les brouillards dont le voile enveloppait sa cime.

De même, quand un homme a, par un noble effort,
Levé son cœur plus haut que les fanges humaines,
Quand il a, dominant les caprices du sort,
Maintenu son espoir aux régions sereines ;

Autour de lui le doute amasse en vain sa nuit,
Pour étouffer l'ardeur du zèle qui l'enflamme.
Tout ombre s'évapore et tout nuage fuit
Quand le regard de Dieu se lève sur son âme.

PAUL COLLIN.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE

Nous empruntons à *l'Encyclopédie universelle des Sciences pratiques* les conseils ci-dessous, pour le choix des viandes de boucherie :

Bœuf. — La chair du bœuf de bonne qualité est rouge cramoisi, d'un grain lâche : la graisse est jaunâtre. La *vache* a la chair plus pâle, le grain plus serré et la graisse blanche.

Le bœuf de qualité inférieure, provenant d'animaux mal nourris, fatigués ou trop vieux, est reconnaissable à sa chair rouge foncé et à sa graisse dure et membraneuse.

Quand la viande, pressée par les doigts, se relève promptement, elle peut être considérée comme de première qualité. Quand l'empreinte produite par la pression s'efface lentement ou reste visible, c'est de la viande inférieure ou de mauvaise qualité.

Le bœuf est de toute saison, mais il est meilleur en hiver.

Veau. — Les bouchers saignent les veaux avant de les tuer, afin de leur donner une chair plus blanche. Ce procédé a peut-être des inconvénients, tels que celui de retirer à l'animal une partie de sa saveur et de sa succulence, mais il nous offre un moyen certain de reconnaître la viande saine et de bonne qualité : elle doit être d'un blanc délicat. Le veau de bonne qualité a, en outre, les rognons enveloppés d'une graisse blanche et ferme. Cette chair ne se conserve pas

aussi longtemps que celle d'animaux abattus à un âge plus avancé, surtout par les temps de chaleur et d'humidité. La graisse devient molle et moite, la chair mollassée, spongieuse, marbrée de taches rougeâtres ; dans cet état, le veau évidemment tué depuis trop longtemps est mauvais.

(A suivre.)

LIMONADE A L'EAU D'ORGE

Préparez un sirop de sucre, en faisant bouillir dix minutes 120 grammes de sucre dans 3 décilitres d'eau. Ajoutez le zeste d'un citron râpé et le jus de deux citrons, et laissez bouillir le tout une minute ou deux au plus. Ajoutez deux litres de décoction d'orge ; faites bouillir de nouveau cinq minutes ; puis passez au tamis en laissant tomber la liqueur dans une cruche que vous couvrirez d'une feuille de papier trouée au milieu, pour laisser passage à la vapeur.

Quand votre limonade sera suffisamment refroidie, vous pourrez en faire usage. Mise froide en bouteilles, elle peut se conserver plusieurs jours.

ORANGEADE

Opérez comme ci-dessus, en substituant les oranges, zeste et jus, aux citrons.

REVUE MUSICALE

L'Hiver. — Le Timbre d'Argent. — La mort d'Orphée. — La Damnation de Faust.

Pauvre vieil hiver ! tu n'as pas fait cette année, dans nos climats, une entrée triomphante, vêtu, selon ta coutume, d'un brillant manteau de glace, le front ceint d'une blanche couronne de neige ; au lieu de la route droite, tu as pris les chemins de traverse, soufflant la tempête, versant la pluie, mais restant enveloppé d'un nuage de brume, comme un coupable qui craint le grand jour. Alors les cultivateurs et les vignerons se

sont désolés, pendant que les médecins se réjouissaient. Nous aurons de rudes gelées en mai, disaient les uns ; nous aurons beaucoup de maladies en juin, disaient les autres. Les jours se sont tristement écoulés sans que tu osasses, vieil hypocrite, sortir de l'antré obscur où tu te caches traitreusement. Tu as déchainé les tempêtes, et aujourd'hui tu donnes ordre à tes émissaires, les vents, d'arrêter le printemps sur sa route.

Et le monde s'est senti malade et troublé de cet état d'incertitude. Nos compositeurs, au lieu de

nous dédommager, par quelques œuvres remarquables, de ce marasme inquiet et permanent, ont serré leurs perles dans des écrins bien fermés, les réservant maladroitement pour le temps où les lilas et les chèvrefeuilles nous appelleront à la campagne.

Cependant M. Saint-Saëns a eu pitié de nous ; de son *Timbre d'argent*, qui pourrait bien devenir un timbre d'or, il a appelé les Parisiens découragés au Théâtre-Lyrique où, sous l'influence d'une bonne musique, ils ont repris vie et courage.

Lorsque le compositeur commença cet ouvrage, il était fort jeune, il cherchait sa voie ; il ne savait pas s'il devait suivre celle des auteurs dramatiques français ou s'il devait chercher à produire de grands effets, selon la manière de Richard Wagner ! L'ouvrage de M. Saint-Saëns, créé il y a dix ans, se ressent de cette incertitude. Le maître n'était pas, comme il l'est devenu, un grand symphoniste, et cependant le *Timbre d'argent* retentira longtemps dans les oreilles de tous ses auditeurs. C'est qu'en effet nul ne possède mieux que M. Saint-Saëns la technique de l'art, nul ne trouve des harmonies plus fines et plus neuves, nul ne dispose d'une palette orchestrale plus riche de tons et plus variée de couleurs.

A l'époque où M. Saint-Saëns écrivait le *Timbre d'argent*, il était plutôt musicien de concert que musicien de théâtre, ce qui est fort différent. L'expérience scénique lui manquait ; ce don précieux de l'émotion, sans lequel on ne peut remuer les foules, il ne le possédait qu'à demi. On trouvait en lui l'énergie, la grâce et le charme, mais cette sensibilité qui parle à l'âme et perpétue le souvenir, ces phrases simples et expressives qui pénètrent et attendrissent, faisaient défaut à ses débuts. Tout, dans le *Timbre d'argent* nous indique que la roche s'est fendue, puisqu'il en a jailli des étincelles ; aux premiers ouvrages du jeune compositeur, nous verrons, on le sent aujourd'hui, couler cette source chaude sans laquelle les impressions du public ne peuvent vivre longtemps.

Un grand nombre de pages de la partition ont été accueillies avec enthousiasme. Il faut citer d'abord une délicieuse mélodie chantée au début de la pièce :

Demande à l'oiseau qui s'éveille...

qu'on a voulu entendre une deuxième fois et qui méritait bien les honneurs du *bis*. Nous devons citer aussi, dans ce premier tableau, un chœur très-court mais plein de verve :

Carnaval, Carnaval !

que nous retrouvons à la fin de l'ouvrage dans son plein épanouissement.

Dans le deuxième tableau nous avons remarqué la svelte et piquante instrumentation du pas de

l'abeille ; la romance, bien accueillie d'ailleurs du public, avec accompagnement de violon-solo :

Le bonheur est chose légère...

nous a fait moins de plaisir ; voici pourquoi :

Conrad, ébloui par les séductions de Fiammetta et par l'éclat fulgurant de l'or que le timbre magique fait pleuvoir dans ses mains, a quitté le toit champêtre qui abritait son heureuse pauvreté. Son ami, le violoneux Bénédict, vient rappeler à l'ingrat ses jours de paix et de bonheur, en murmurant à son oreille le refrain d'une chanson villageoise. Telle est la situation. Malheureusement la phrase mélodique, enroulée dans les spirales du violon, perd toute sa simplicité, elle semble cherchée, tourmentée. Rien n'eût été plus charmant, en ce cas, qu'un chant naïf et tendre parlant au cœur du transfuge pour l'attendrir et l'émouvoir.

Au troisième tableau nous avons à signaler un chœur très-remarquable :

Séduisante almée,

dont on n'a pas suffisamment remarqué la structure délicate, et une très-jolie chanson napolitaine d'une désinvolture fort originale. Signalons encore dans le reste de l'ouvrage, qui mériterait une longue analyse, la mélodieuse cavatine de Conrad :

Nature souriante.

Puis une chanson à demi voix et à deux voix : le *Papillon et la Fleur*, où les paroles et la musique rivalisent de grâce et de poésie ; chanson qu'on a vivement redemandée aux interprètes.

En résumé, l'œuvre de M. Saint-Saëns contient des parties très-remarquables, auxquelles on eût désiré plus d'unité et de style scénique.

L'orchestre Danbé mérite les plus chaleureux éloges. Il a triomphé avec bonheur de beaucoup de pages ardues de la partition. L'ouverture a produit un grand effet et la valse des Filles de l'enfer fera le tour du monde. C'est là, certes, pour les auteurs et les exécutants, un rare succès.

* *

M. Léo Delibes vient de faire entendre, dans la salle Herz, une scène lyrique très-magistrale, sur le sujet de la *Mort d'Orphée*. Il faut que l'imagination du public vienne en aide au compositeur, puisque nous ne sommes pas ici dans un théâtre. L'action se passe en Thrace, au milieu des rochers sauvages sur les bords de l'Hébre. Orphée invoque la nature, il lui demande des consolations, des adoucissements à la douleur que lui cause la mort d'Eurydice. Soudain des voix se font entendre, et les Ménades, adoratrices du dieu du vin, exhalent leur ivresse en chants funèbres, menaçant quiconque refuserait de partager leurs transports. Elles aperçoivent Orphée, lui présentent une coupe, et, raillant sa tristesse, l'invitent à leur orgie. Il repousse avec horreur leurs provocations. Alors

elles se jettent sur lui, le déchirent avec leurs ongles, et lorsqu'elles l'ont tué, elles lancent dans le fleuve son cadavre et sa lyre, qu'elles ont brisée. Après avoir assouvi leur vengeance, les Ménéades reprennent leur course échevelée. Alors de toute la nature s'élève une plainte harmonieuse pour pleurer le poète qui la célébrait par ses chants. M. Léo Delibes a fait admirer son talent dans cette page qui restera. Il a été, d'ailleurs, parfaitement secondé par la délicieuse voix de Vergnet, qui passe avec beaucoup de tact de l'énergie à la grâce; ces sortes de transitions sont fort difficiles pour les exécutants. Bref, le succès de M. Delibes a été complet.

♦♦

Hélas! il faut bien le dire, dans notre beau pays de France, la justice n'est bien rendue au talent et même au génie qu'après la mort de ceux auxquels Dieu les avait donnés. Il est curieux et triste à la fois de relire dans les mémoires de Berlioz les quelques pages qu'il consacre à la *Damnation de Faust*, et de voir comme il déplore, en termes amers, l'insuccès relatif de cet ouvrage, pour lequel il semblait avoir une prédilection particulière.

Exécuté deux fois, sous sa direction, en 1846, dans la salle de l'Opéra-Comique, malgré le talent de Roger et d'Hermann-Léon, qui chantaient Faust et Méphistophélès, l'ouvrage fut si froidement accueilli du public que Berlioz, écrasé par les frais des études préparatoires de sa partition, par la location de la salle et mille dépenses qu'il serait trop long d'énumérer, se trouva absolument ruiné. Heureusement la Russie le dédommagea de ses pertes. L'audition toute récente de la *Damnation de Faust*, au théâtre du Châtelet, vient d'y produire une véritable explosion d'enthousiasme de *bis* et de braves.

L'introduction instrumentale, qui représente Faust se promenant, au lever de l'aurore, sur les bords du Danube, est absolument splendide. C'est une fugue en *ré* qui n'a rien de l'aridité ordinaire de ce genre de compositions. L'orchestre, avec une variété de rythmes et une richesse de coloris admirables, y fait entendre les bruits confus de la nature à son réveil, pendant que le vieux docteur exhale ses plaintes désespérées.

Cette fugue s'enchaîne avec un chœur de paysans plein d'originalité, qui commence en *mi mineur* et passe bientôt en *sol*. A la scène champêtre succède une scène militaire : la *Marche de Rakoczy* qui, ainsi placée, produit un excellent effet.

La seconde partie est la plus riche et la plus remplie. Elle commence par le grand et beau chœur religieux de la fête de Pâques : Méphistophélès arrête Faust au moment où il va boire le poison et le conduit dans une brasserie. Le chœur en *ut mineur* des buveurs attablés a bien le caractère d'une orgie; puis vient une scène poétique et mystérieuse : Méphistophélès chante à Faust, endormi sur les bords de l'Elbe : « *Voici des roses* », un bel air récitatif, pendant que les Sylphes bercent le sommeil dans lequel le docteur voit apparaître en songe la vision enchantée de Marguerite.

Dans la troisième partie, Marguerite chante la chanson du roi de Thulé en *fa*, avec accompagnement d'alto. Le menuet des Follets et la valse des Sylphes sont charmants; puis vient le duo de Faust et de Marguerite : « *Ange adoré* », qui se termine en trio par l'arrivée de Méphistophélès accourant pour les séparer.

Marguerite abandonnée par Faust chante, au début de la quatrième partie, un air très-triste et profondément émouvant. Deux grands chœurs terminent l'ouvrage : celui des démons, célébrant l'arrivée du pécheur que leur amène Méphistophélès, et, contraste saisissant, le chœur des Esprits célestes chantant la rédemption de Marguerite.

C'est un ouvrage magnifique, que la *Damnation de Faust*, et nous devons remercier l'Association Artistique qui nous a permis de l'entendre et de l'apprécier.

♦♦

L'éditeur Lemoine, 17, rue Pigale, vient de publier une Messe en musique à deux voix égales, avec accompagnement de piano ou d'orgue, par L. Tarbé. Cette Messe, à peine éditée, a déjà été exécutée dans deux ou trois des principaux couvents de Paris où elle a obtenu un très-grand succès.

C'est certainement une des publications religieuses les plus remarquables qui aient été mises en vente depuis plusieurs années.

MARIE LASSAVEUR.



CORRESPONDANCE

FLORENCE A JEANNE

Non, ma chérie, je ne te dirai pas tout cela ! Je ne veux point te faire traverser, même en imagination, la phase pénible d'où je sors à peine. Je n'aurais d'ailleurs pas le courage de parcourir de nouveau cette voie douloureuse dont je touche le terme.

Mais pourquoi cette réserve ? pourquoi cette lâcheté ? Il est bon, parfois de retourner en arrière, d'interroger la route suivie, d'examiner de sang-froid la cause des faux pas et des chutes, et de louer Dieu à la vue des dangers qu'on a côtoyés sans y succomber.

Je vais donc rebrousser chemin jusqu'au jour, lointain déjà, où nous avons quitté la Roussette. Madame R. voulait nous y retenir encore : la rougeole de mes enfants n'était pas assez éloignée, disait-elle, pour leur permettre un voyage, de si courte haleine qu'il fût. Ils se trouvaient si bien du grand air des champs et du soleil printanier !

Elle me découvrait cent autres motifs de prolonger mon séjour chez elle, et son éloquence persuasive écartait jusque-là toutes mes tentatives de départ.

Cependant, mon mari avait dû retourner chez nous. Chaque jour j'en recevais une aimable lettre pleine de détails intimes et dont le ton dégagé me laissait toute sécurité sur la situation de son auteur.

Mais un soir la bonne tante du Bief, en pleine révolte avec l'orthographe et la syntaxe, m'écrivit :

« Ma chère petite,

» La porte du vestibule se referme sur mes convives. C'était un petit dîner : deux entrées seulement et six personnes à manger. Je ne prends que le temps de remettre mon améthyste et mon grenat dans leur écrin et je suis à vous.
» C'est fait.

» Eh bien, il faut que je vous dise qu'il m'a semblé qu'il était un peu... comment dire ?... un peu... comme ci comme ça ; un peu... silencieux et triste ; un peu... changé... enfin tout chose, comme dirait l'oncle Thoumieux. Je pense que vous comprenez que c'est de votre mari que je parle et que je prends sur moi, sans qu'il s'en doute, de vous prévenir que votre présence ne peut que lui être salutaire et que, pour peu que vous ajourniez votre retour, je ne réponds

» pas que vous n'ayez qu'à vous en féliciter.

» J'avais dit hier à lui-même :

» Tu avais besoin d'un peu plus de repos et de villégiature. »

» Il avait répondu cependant :

» Nous avions au contraire, Florence et moi, l'intention d'un plus prompt retour.

» — Vous aviez tort, à cause des enfants.

» — Ils avaient, en effet, de trop bonnes raisons pour ne pas changer de place ; mais les voilà guéris.

» J'estime donc, ma mignonne, que, quand même il vous faudrait traverser un tout petit peu les glaces de l'équateur, affronter sans ombrelle les feux du pôle ou vous rendre de... la Roche-sur-Yon, par exemple, à... Napoléon-Vendée, vous feriez bien de revenir.

» Sufficit ! »

Du moment où ma tante parlait latin, il n'y avait pas à hésiter, chère amie ; et cependant je savais comme elle voit en noir facilement la situation de ceux qu'elle aime !

Je résiste donc aux instances de madame R. pour me faire attendre de plus amples renseignements ; j'enveloppe Louise de tous ses manteaux, compliqués d'une chaude couverture ; j'emmaillotte Jacques à peu près comme une momie ; je choisis, sous la remise, une voiture fermée, j'embrasse madame R. un peu à tort et à travers ; et nous voilà partis.

Le temps était splendide : une de ces matinées de printemps, par lesquelles on se sent renaitre. Mais cette journée devait offrir une image de la vie avec ses alternances de lumière et d'ombre, d'espérance et de déceptions... Les giboulées que nous croyions emportées dans les dernières convulsions de l'hiver disparu, les giboulées n'avaient fait qu'une fausse sortie !

A peine avions-nous parcouru lentement une lieue, voilà des nuages au ciel, un vent glacial et rauque, une avalanche de grésil !

Le cocher de la Roussette étant allé se marier je ne sais où, nous étions conduits par Guillot, son suppléant, une doublure insuffisante.

Au moment critique, une bouffée d'ambition lui traversa le cerveau ; il voulut faire ses preuves, sans doute, et s'élever, d'un coup, au rang de chef d'emploi :

« Madame, me dit-il à travers la vitre inondée, d'un temps pareil, on ne mettrait pas seulement une grenouille hors de l'eau. Faut se décider... »

— A retourner ?

— Eh ! pardi non : à prendre la traverse. C'est une grosse heure et demie de gagnée, et d'un temps pareil qu'on ne mettrait seulement pas une grenouille hors de l'eau, ça vaut bien sa valeur.

— Mais, Guillot, je ne suis pas d'avis...

— Bien, bien ! puisque c'est l'avis de madame, allons-y gaiement ! »

Et Guillot, malgré mes protestations, qu'il feignait de ne pas entendre, lança ses chevaux entre deux haies séparées par une sorte de fossé pierreux qu'il appelait un chemin.

« Il me semble, remarqua bientôt mon fils, que, sous prétexte d'arriver plus tôt, Guillot ralentit singulièrement l'allure de son attelage. »

Effectivement, les difficultés du terrain croissant à chaque pas, nous n'avancions plus qu'avec une extrême lenteur. Tantôt les roues s'enfonçaient dans des boursiers profonds ; tantôt la voiture se livrait à de tels soubresauts sur des rocs déchaussés qu'elle eût versé si le rapprochement des talus n'avait contenu ses mouvements.

Enfin, elle s'arrêta brusquement, et de nouveau j'entendis :

« Faut se décider !

— A retourner ? demandai-je encore.

— Eh ! pardi non : la place manque pour l'opération. Mais si je ne peux pas reculer, impossible aussi d'avancer.

— Mais alors ?...

— Dame ! d'un temps pareil, qu'on ne mettrait pas seulement une grenouille hors de l'eau, ça n'est pas drôle de prendre un bain de pieds dans l'ornière. Pourtant si madame et les petits ne déchargent pas un moment l'équipage de leurs individus, pas moyen de le tirer de ce trou. »

Il fallait en prendre son parti : je sautai à terre avec Louise dans mes bras ; Guillot mit Jacques en dépôt dans un trou de châtaignier creusé par le temps, et, relevant ses manches, il commença le sauvetage de sa voiture embourbée jusqu'au moyen des roues.

Cela dura plus d'un quart d'heure. Louise eut froid, Jacques fut mouillé par une gouttière, et, le lendemain, les deux enfants étaient alités, avec la fièvre !

La robuste constitution de mon fils eut vite raison de cette rechute ; mais Louise fut longtemps à se remettre, et bien que son état n'offrit pas un danger sérieux, je dus passer plusieurs nuits à son chevet.

Oh ! les longues nuits ! les nuits amères où, penchée sur la couche de son enfant malade, une mère épie les moindres mouvements de la chère créature !... Si la petite tête s'agit sur l'oreiller, si les grands yeux cernés restent ouverts, c'est qu'alors la fièvre redouble, le mal fait des progrès ! si l'apaisement paraît venir, si le sommeil arrive,

quelle autre angoisse ! N'est-ce pas un suprême épuisement ? n'est-ce pas le dernier sommeil ?... La mère, pantelante, retient son haleine pour aspirer le souffle qu'exhalent les lèvres de l'enfant...

Cet enfant, c'est déjà le passé tout émaillé de souvenirs gracieux et tendres ! c'est l'avenir avec ses promesses !

Cet enfant ! il lui a prématurément coûté des larmes et des sacrifices ; elle l'a mis au monde dans la douleur et nourri de sa propre substance ; elle a sacrifié pour lui ses plaisirs et son repos !... Il lui coûtera bien d'autres sacrifices encore !... mais avec quelle ardeur elle court au-devant d'eux ! Aimer et s'immoler, c'est sa mission à elle !

Aimer, non-seulement pour le temps, mais pour l'éternité ! non-seulement avec tout son cœur mais avec toute son âme !. Aimer Dieu dans cette frêle créature sortie de ses mains ; aimer cette frêle créature en Dieu pour la lui conquérir, et se dévouer tout entière à cette tâche céleste !..

Et tandis qu'un océan d'amour bouillonne dans le cœur de la mère penchée sur le berceau, tandis qu'elle évoque un passé bien cher, un avenir tout mystérieux, l'enfant, inconscient de cette atmosphère de tendresse qui l'enveloppe, respire l'encens maternel, absorbe l'holauste sans l'estimer à son prix ineffable, sans songer qu'il ne rendra jamais en proportion de ce qu'il reçoit !

On l'a dit bien souvent, chère amie : c'est à nos enfants que nous payons la dette de reconnaissance contractée envers nos mères... J'y songeais en enlaçant ma fille de mes bras, durant ses heures de souffrance, en m'offrant à Dieu pour elle... J'y songeais ! et mes souvenirs d'enfance se réveillaient avec une telle intensité que, moi aussi, je croyais encore reposer ma tête endolorie sur le cœur de ma mère...

Je redevenais enfant... un torrent d'amour filial qui me semblait un immense arriéré m'emportait dans son reflux jusqu'au seuil de ma vie, et il y eut des instants où, d'une voix qui me faisait moi-même tressaillir, je m'écriais :

« Maman !... »

— Maman ! » répétait alors ma fille comme un écho.

Enfin, le mal est encore une fois vaincu : la chère enfant babille, chante, se promène et reprend ses habitudes journalières !

Moi, je me sens bien heureuse, mais fatiguée à l'excès... un peu malade, même. Est-ce donc l'inévitable sort des mères ? leur faut-il payer chaque joie maternelle par une goutte de leur sang ?...

Les yeux fixés sur la Mère des mères, je réponds :

« Oui ! »

Durant le mois béni qui commence, toutes les voix des clochers, tous les cantiques de la terre s'élèvent en son honneur et son culte suave fait jaillir l'allégresse de toutes les âmes chrétiennes.

Ta dévouée FLORENCE.

MODES

La forme dominante pour les robes habillées, et convenant surtout aux personnes un peu fortes, est la forme *princesse*; mais elle ne se compose plus seulement d'une robe à queue sans jupon en dessous. Les étoffes employées généralement sont de ces tissus très à la mode, souples et sans soutien. Aussi serait-il impossible d'en composer une toilette sans jupe de soie, à moins de la doubler, ce qui enlèverait tout moelleux et toute grâce à l'ensemble.

Le jupon, se voyant à peine, peut être en qualité médiocre; mais, le *frou-frou* de la soie est indispensable.

Souvent, il ne dépasse la robe princesse que par derrière ou par côté, sous un drapé; aussi est-il fort peu garni. Les petits volants plissés sont toujours extrêmement goûtés; on les pose souvent presque l'un sur l'autre, au nombre de deux ou trois, le premier seul ayant une tête.

Les nuances foncées telles que le vert mousse, le brun loutre, le bronze, etc., sont toujours en vogue, en attendant les très-beaux jours où elles seront remplacées par le blanc de différents tons.

Les couleurs *nuages* sont fort employées, et souvent en garniture plastrons, écharpes, etc. sur de l'uni.

Les costumes de faille noire (bon fond de toilette) s'ornent de différentes façons; le blanc est la plus jolie garniture: biais, ou petits volants plissés en faille; boutons idem. La dentelle blanche les rend très-habillés: guipures fines, Malines, Valenciennes, etc.

J'ai remarqué une très-belle robe princesse de faille noire sur jupon pareil. Elle est garnie de deux rangs de Malines tout le long du devant. Entre ces deux dentelles, sont disposés des nœuds doubles en ruban étroit noir, dont les pans sont ornés de petits ferrets d'or.

Mêmes nœuds par derrière, un peu sur le côté, retenant un drapé qui dégage le jupon de dessous; le bas de ce jupon est composé d'un volant plissé, traversé d'un biais, duquel sortent deux têtes remontantes, également plissées.

Autour du cou, rangée de sequins d'or, ainsi qu'aux manches qui sont ornées de nœuds et de dentelle blanche, et à une large poche, placée du côté opposé au drapé.

Le bord de la robe et la poche sont terminés par un bel effilé de soie noire avec lames d'or.

Le même modèle sans dentelle était exécuté sur de la faille unie brun foncé, avec du damassé de soie broché marron et or.

Le cachemire de l'Inde est le tissu préféré pour les longues polonaises sur jupon de faille

de mêmes nuances. Les formes simples ont beaucoup de cachet.

Un des plus jolis ornements est le galon de voiture; c'est très comme il faut, surtout en gris mode. La polonaise est très-longue, à pans croisés derrière, retenus par un de ces beaux galons, et doublés de florence de même couleur.

Pour jeune fille, la polonaise de cachemire peut être très-peu ornée: un biais de soie, une frange de laine ou de simples lisérés.

Beaucoup de costumes sont organisés de façon à ce que tout tienne ensemble.

Il est évident que c'est très-commode à faire et à mettre, mais, cela a le grave inconvénient de ne pouvoir servir à plusieurs fins, et ne permet pas d'en jamais distraire le jupon.

Le foulard, par exemple, ayant peu de soutien par lui-même, est généralement disposé de cette sorte. On en voit à petites rayures, et de couleurs changeantes qui sont d'un charmant effet, combinées avec de la soie unie.

Les nuances changeantes sont un composé de rouge ou rose vif, et de capucines ou mandarines, très-chatoyant. Le jupon est en faille gris de fer avec volants lisérés des deux nuances indiquées plus haut.

Le foulard est plissé en travers; derrière, les pans forment un ou deux drapés et se prolongent jusque sur l'extrémité de la traîne du jupon. Le tout a des biais de faille gris lisérés des deux couleurs, faisant tête à un effilé à jours, des nuances du foulard.

Le corsage est à basques ornées de même et le tout est complété par un charmant petit mantelet, forme un peu dolman par derrière, quoique sans manches; doubles pans par devant, les uns tombant droit, les autres se croisant et se nouant par-dessus. L'ensemble très-étroit sur les épaules, et garni de biais de soie lisérés et de franges.

Voici la description d'une tunique de guipure, pouvant convenir dans bien des circonstances, selon les diverses modifications qu'elle pourra subir.

C'est un composé de guipures blanches et de guipures noires, cousues l'une à côté de l'autre. Elles ont la hauteur de six à huit centimètres.

Il y a un plastron de faille noire que l'on pourra varier à volonté.

Par derrière, la tunique forme de longs pans ouverts, garnis d'une dentelle blanche un peu soutenue, surmontée d'une bande de plumes frisées noires. Pas de manches; aux entournures une guipure blanche également soutenue. Le jupon de dessous sera noir ou de la couleur du



IMP. TH. DUPUY & FILS, RUE DES PETITS-HOTELS, 25, PARIS.

Paul Lacourrière sc

Nº 4101

Journal des Demoiselles

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Modes de Paris, Rue Drouot, 2.

Effets et Costumes des Magasins du Petit St Thomas 27 à 35, rue du Bac, Parfums de la Maison Guerlain 15, rue de la Paix, Teinturerie Européenne Maison Perinaud, 26, Boulevard des Capucines, Rubans et Passementeries de la Ville de Lyon, 8, rue de la Chaussée d'Antin.



DE LA SOCIÉTÉ A PARIS DES PHOTOGRAPHES DE PARIS

Journal des Dames

Maison de Paris, Rue Bonaparte, 2.

N° 4101 bis

Extrait des Archives du Petit St Thomas 27 a 35 rue de la Harpe, Institut de la Compagnie des Indes, 42 rue de la Harpe, St. Vincent, 1848

Paris, le 15 Mars 1848. N° 4101 bis

plastron, ainsi que les manches courtes ou longues. Le corsage de dessous sera montant ou décolleté.

Pour l'été, on fera les robes claires, ouvertes en carré; pour mettre en dessus, on voit de charmants fichus en linon, garnis de dentelle. Quelques-uns ont, au-dessus de ces garnitures, de jolies guirlandes de broderies au passé, en soie ou en coton de couleur. Comme costumes simples, grand choix dans les lainages de fantaisie. Beaucoup de mousse à petits filets de soie, plus ou moins accentués.

Le *barège* *Virginie* convient aux jeunes filles. C'est une étoffe de laine claire et légère dans les tons doux et pâles.

En fait de costumes de courses ou de voyage, je conseille le couil à tout petit damier gros bleu et blanc. — Polonaise simple, sur jupon pareil plissé — gros boutons de nacre. Paletot cintré avec boutons semblables.

La *toile d'Asie* s'emploie aussi pour le même usage. Cela se lave fort bien.

La dentelle torchon persiste, à cause de sa solidité, à composer la plupart des garnitures. On en fait maintenant de toutes les couleurs, et souvent moitié blanche, et moitié d'une autre nuance. On en garnit les cols et les manches de toile.

Un nouveau modèle inspiré par les corsages carrés consiste en un large col marin en toile, duquel s'élève un second col montant au cou; le tout brodé ou non, aux angles, et orné d'une dentelle torchon blanche ou assortie de nuance au costume. Hautes manchettes semblables, et, si l'on veut, mouchoir à raies de couleur avec dentelle idem.

On commence à arborer les chapeaux de paille. Tous sont très-ornés de fleurs. Les plus jolis ont de petites couronnes rondes, placées assez en arrière.

Encore des fonds mous en soie ou en gaze, avec passes de paille noires ou blanches. Toujours des chapeaux tout en fleurs. Ceux tout en violettes sont particulièrement jolis. Ceux tout en plumes de couleurs claires sont fort élégants; ils ont généralement un petit bouquet de fleurs de côté.

Les chapeaux de tulle noir tout brodés et ornés de jais vont bien avec une toilette de nuance claire. Ils sont toujours très-appréciés en costume de deuil ou demi-deuil.

Le *blanc* en fleurs, faille, plumes, etc., persiste comme un ornement distingué sur les chapeaux noirs.

Les femmes inclinent à diminuer le volumineux de leurs coiffures. Les têtes ont l'aspect plus petit, et les cheveux sont arrangés de façon à leur

restituer leur véritable proportion, ce qui est d'accord avec le plat des costumes.

LEÇON DE COIFFURE

Cette coiffure convient essentiellement à une jeune fille ou à une jeune femme. Son exécution est extrêmement facile : on fait d'abord une raie frontale, et une raie transversale d'une oreille à l'autre et à peu près à dix centimètres du front; partagez ensuite une mèche de chaque côté de la raie frontale (la raie frontale, c'est le nom technique, est celle qui aboutit au milieu du front). Faites de la mèche qui se trouve de chaque côté de la raie une ondulation sur épingle; séparez ensuite les cheveux de derrière en deux parties afin d'obtenir sur le sommet de la tête de quoi faire une attache, laquelle doit servir de fondation. (Voyez figure 1).

Ensuite relevez les cheveux des tempes et enroulez la pointe autour de l'attache. Ce relevé fait disparaître la trace de la raie transversale, car, dans une coiffure bien faite, la seule et unique séparation que l'on peut montrer, c'est la raie frontale.

Après avoir défait l'ondulation, vous l'étalez en l'écartant sur tout le devant de la tête et en tournant également les pointes autour de l'attache. (Voyez figure 2).

Relevez ensuite les cheveux sur le cou, à racines droites; et, avec un peigne fourchette, vous les fixez sur le sommet de la tête, en y joignant ceux de l'attache. (Voyez figure 3).

Séparez ensuite les cheveux en deux parties égales, faites passer la mèche de droite à gauche et celle de gauche à droite, ce qui forme le nœud croisé au-dessus du peigne d'attache; avec les pointes de ces deux mèches vous formez les coques de chaque côté pour accompagner ce catogan Louis XV. (Voyez figure 4).

Avec une petite mèche frisée dont on place habilement la tête dans une cavité quelconque, on forme des petits anneaux en faisant passer les pointes de cette mèche frisée à travers les cheveux des tempes au moyen d'une aiguille en écaille, comme je l'ai démontré dans la précédente leçon. Ces petits anneaux de frisures sont faits pour adoucir le devant de la coiffure, et l'unir à la coiffure de derrière. (Voyez fig. 5).

J'informe mes lectrices qu'un salon est ouvert chez moi, rue du Faubourg-Saint-Honoré, 5, pour les leçons et les consultations relatives à tout ce qui concerne la coiffure, et que j'ai un grand choix d'ornements, en fleurs, plumes, écaille et postiches, additionnels à la coiffure.

DE BYSTERVELD.

VISITES DANS LES MAGASINS

La popeline de Lyon, de toutes couleurs, que les magasins du Petit-Saint-Thomas, 27 et 35, rue du Bac, ont mise en vente au prix incroyable de 2 fr. 90 cent. le mètre, n'est pas la seule occasion que nous offre cette maison de confiance. Si nous montons au rayon des soieries, nous voyons, à 3 fr., 3 fr. 90, 4 fr. et 5 fr., des taffetas mille raies que nous croyons utile de signaler à nos lectrices; leur bonne qualité jointe à la modicité du prix permet de les employer pour petit costume demi-habillé; je dirai même que, mélangés avec un tissu de laine uni ou de fantaisie, ils feront une charmante combinaison d'étoffes qui sera d'un effet comme il faut. A cette même galerie nous voyons du poul de soie, des failles noires et de couleurs, dont le prix varie de 4 fr. 90 cent., 5 fr. 90 cent., à 18 fr. et 20 fr. le mètre. Des tissus de laine, des nouveautés que le printemps a fait éclore, je vous ai donné un aperçu détaillé le mois dernier; je n'insisterai donc pas sur ces étoffes non plus que sur les jupons de faille noire confectionnés, dont j'ai dû indiquer les prix; je vous désignerai aujourd'hui les confections du Petit-Saint-Thomas comme de très-élégants pardessus de printemps, qu'ils soient en faille, en Sicilienne avec riche garniture de dentelle et de passementerie, ou en drap léger d'été avec ornements de boutons et de galons très-gracieusement posés; ces pardessus ont des formes si diverses que nous pouvons assurer nos lectrices qu'elles en trouveront, je ne dis pas deux ou trois, mais plusieurs à leur convenance. Des jaquettes en drap melton à 11 fr. 50, des visites en fantaisie beige et grise à 14 fr. 50, conviennent aux jeunes filles; elles pourront les porter non-seulement à la campagne mais à la ville et sur tous les costumes. L'écharpe Ninon en armure et molleton de couleur avec nœuds en ruban, coûte : 14 francs.

N'oublions pas de dire que les jupons en percale noire, garnis de plusieurs volants avec passe-poil rouge et blanc, genre breton, sont vendus à des prix très-peu élevés et que toutes les tunique-princesse auront très-bon air portées sur cette gentille fantaisie. A côté, se voient des jupons en percale de toutes les couleurs, unie, ou à rayures, ou à petites dispositions sur lesquelles une tunique en percale ou jaconas uni sera très-gentille. Demander des échantillons au Petit-Saint-Thomas; ils sont envoyés franco.

Après ces renseignements, qui regardent plus particulièrement les dames et les fillettes, nous allons nous occuper des petits garçons et consacrer quelques lignes à leur costume qui change

peu de forme, disons-le tout de suite, la fantaisie n'ayant rien à voir à leur paletot, leur veste et leur culotte boutonnée de côté, sous le genou, ou serrée par un élastique. M. Lacroix, 2 et 3, rotonde Colbert, qui a fait sa spécialité du petit costume masculin, emploie pour ce genre de costume, soit des tissus beiges souples et légers, soit de petits draps façonnés dans les teintes marine, loutre, grise, de plusieurs tons marron.

A partir de quatre ans, la jupe plate devant et plissée derrière, la veste descendant à cinq centimètres du bord de la jupe, est la forme qui convient le mieux; à cinq ou six ans et plus, la culotte boutonnée de côté sous le genou ou froncée à un poignet, la veste fermée par un bouton et s'enfuyant sur un gilet, aux pointes abattues, vont à merveille. Les encolures se garnissent tantôt d'un col-châle, tantôt d'un revers; elles sont un peu échancrées afin de dégager le col et la cravate.

Leur pardessus a la forme du paletot croisé et se ferme par un double rang de boutons.

Dans ces costumes tout est soigné; ils sont un diminutif gracieux du peu gracieux costume paternel.

Nous prions nos lectrices de s'adresser directement à M. Lacroix pour tous les renseignements qu'elles auront à demander, comme prix, envoi d'échantillons d'étoffes, et indications des mesures à prendre.

J'avoue mon penchant pour les spécialités; il me semble que l'on est assuré de n'y trouver que des choses de très-bonne qualité; leur succès est à ce prix. La Compagnie des Indes, 42, rue de Grenelle-Saint-Germain, très-connue par sa spécialité de foulards et de cachemires de l'Inde, s'est fait une réputation très-honorable dans l'industrie par la bonne qualité, la beauté et la diversité de ses tissus, cachemires de l'Inde et foulards. Non-seulement le foulard classique croisé ou lisse s'y trouve dans une infinité de tons, mais aussi décoré de la disposition la plus en vogue : ligne, fleurette, large rayure, dessin de fantaisie, etc. D'autres tissus de soie, aux nuances nouvelles, à filets interrompus, disposés en rayures jaspées sur fond crème à filets-rayures bleu marine et bleu pâle; tilleul à filets-rayures bleu marine; et mandarine bleu ciel, marine et mandarine; noir, mandarine, bleu pâle et blanc, sont destinés à faire des tunique-princesse qui se porteront sur un jupon de faille sombre à la ville; de faille claire en soirée. Le prix est de

14 francs le mètre en soixante centimètres de largeur. Ce genre de tissu — même largeur et même prix — forme un jaspé de deux couleurs : bleu ciel et rosé ; tilleul et rosé ; bleu pâle et blanc, pour les toilettes très-habillées ; havane de deux tons et caroubier ; bleu pâle, noir et blanc ; marron, gris et mastic ; bleu Louise et tilleul, — et j'en passe, — pour les costumes de ville.

A 12 fr. 50 cent. le mètre en soixante centimètres de largeur un tissu rayé caillouté offre de très-heureuses combinaisons de couleurs ; en teintes claires : blé, noir et blanc ; bleu ciel, grenat et crème ; gris perle, gris ardoise et blanc ; bleu ciel et bleu marine ; en teintes foncées : loutre, marron et tilleul ; vert myrte et angélique ; bleu marine et bleu pâle ; noir et blanc. Cette élégante étoffe n'a point d'envers.

Passons au cachemire de l'Inde que le nouveau costume breton met en vogue plus que jamais. La Compagnie des Indes a plusieurs séries de cachemires qui comprennent cinq ou six cents nuances. Le prix commence à 8 francs le mètre en un mètre vingt centimètres de largeur et va progressivement jusqu'à 30 et 35 francs le mètre en un mètre quarante centimètres de largeur. Je choisis, pour vous désigner les nuances, les séries les plus courantes, celles de 8, 12 et 15 francs le mètre ; la première offre les teintes claires : bleu, gris feutre, gris poussière, bleu porcelaine, tilleul, martre, bleu azur, rose de Bengale, lapis, dans plusieurs tons ; et les teintes sombres : bleu roi, marine, réséda, loutre, vert bronze, etc., etc.

A ce prix, j'engage à faire le costume complet, à le garnir de galon que l'on disposera dans le genre breton ; de cette manière vous serez à la mode, quitte à enlever le galon quand cette façon, qui, datera, aura fait son temps. En prévision de ce changement, festonnez des volants de cachemire soit en laine soit en soie et vous aurez une seconde garniture bien bon marché et qui donnera un tout autre aspect à votre toilette ; peut-être y gagnera-t-elle en élégance. A ce même prix on trouve une série de demi-tons dans le gris ardoise, le havane, le marron, le réséda, le feutre, le tourterelle, etc., etc. A 12 francs je signale les teintes tilleul, gris bleu, vigogne, etc., etc. Du reste nos lectrices pourront, en demandant la collection des échantillons qui leur sera envoyée franco, faire leur choix parmi toutes ces teintes qu'il nous est impossible de désigner d'une façon précise.

..

Les galons brochés et brodés auront encore la vogue cet été ; ils sont presque obligatoires comme garniture du costume breton. Le galon cachemire aux nuances douces et éteintes est un broché de couleur qui se trouve dans tous les tons ; le galon *fantaisie* offre des dessins courants tels que des feuilles de houx ombrées avec graines rouges, des liserons nuancés, des bluets

sombres, se détachant sur un fond de soie de teinte claire ou foncée ; tout est joli dans ces dispositions, les dessins aussi bien que la combinaison des couleurs. Comme grande nouveauté nous avons encore vu à la Ville de Lyon, 6, rue de la Chaussée d'Antin, un genre de broderie en relief qui s'applique sur l'étoffe, sur laquelle elle semble faite ; cette broderie, qui représente des feuillages et des fleurs disposés en guirlande, est découpée de manière que chaque fleur, chaque feuille s'enlève sur le fond ; un dessin de mûres et de feuilles d'un vert olive ombré nous a paru très-joli ; on assortit les nuances à l'étoffe. En ce moment les galeries de la Ville de Lyon sont encombrées des nouveautés les plus séduisantes, mais ne pouvant vous parler de toutes, nous vous désignerons seulement une dentelle noire dont les dessins sont en soie de couleur ombrée ; c'est une très-élégante fantaisie qui ne se trouve que dans cette maison. On la dispose en barbe comme tour de cou ; on la chiffonne en pouff pour mettre dans les cheveux ; il y a encore le pouff en taffetas déchiqueté en longues pointes, qui se pique de côté ou derrière.

Pour les chapeaux d'été, la gaze *Nubienne* est destinée à faire de longues écharpes qui se draperont autour de la calotte. Cette gaze, qui forme rayures satinées granitées et rayures très-claires, se trouve dans tous les tons à la mode : tilleul, rose, bleu céleste ; la blanche, par le mélange du brillant et du clair, semble coupée de fines rayures argentées : nous la signalons particulièrement pour les jeunes filles. Pour elles et pour les jeunes femmes, la Ville de Lyon a fait faire de longues mitaines au filet à la main en soie noire ou blanche ; elles ont eu la vogue pour les petites soirées et poursuivront leur succès à la campagne et aux bains de mer. Terminons en rappelant que les gants de Saxe à manchette ronde ou boutonnée que l'on vend à la Ville de Lyon sont d'excellente qualité et solidement cousus.

..

Quelques conseils sur les soins à prendre pour préserver le teint du hâle et des taches de rousseur me semblent opportuns. Le mal venu, on fait appel à tous les cosmétiques qui doivent enlever en quelques jours, disent les prospectus, toutes ces taches qui ont mis des mois à se former sur votre visage. C'est afin de vous prémunir contre l'emploi de ces poudres et pâtes malsaines que je vous signale quelques très-bons cosmétiques préparés par M. Guerlain, 15, rue de la Paix, et dont vous pouvez faire usage en toute sécurité. D'abord, m'a dit M. Guerlain, il faut prendre quelques soins préventifs ; en rentrant d'une promenade au grand air et au soleil, avoir soin d'enlever la poussière du visage avec un peu de cold-cream, crème de fraise — de l'essuyer et de le saupoudrer de poudre de riz que vous enlevez quelques instants

après avec la main; mais, avant tout, ne jamais sortir sans voilette, surtout à la campagne et au bord de la mer.

Pour la toilette l'eau de verveine est excellente, et pour les pays chauds, l'eau de laurier camphrier et l'esprit de fleurs de cédrat. Pour les mains, le savon Sapoceti au blanc de baleine parfumé à la violette, à l'amande, à l'héliotrope et la pâte de mélisse aux pistaches. Les personnes qui par les grandes chaleurs ont des transpirations à la tête devront se servir de l'eau lustrale, qui rafraîchit et tonifie; comme pommade, elles feront usage de stilboide liquide et cristallisé. L'été, les extraits de fleurs pour le mouchoir doivent être frais: le cédrat, le bouquet Floride conviennent pour la chaleur. Les personnes qui ne se servent que d'eau de Cologne trouveront dans l'eau de Cologne de M. Guerlain une suavité de parfum qui reste au mouchoir sans s'altérer. Les poudres de riz à employer sont: la poudre de cypris pour les brunes; la poudre de cygne pour les blondes. Ces différentes parfumeries se trouvent chez M. Guerlain. Prière à nos lectrices de s'adresser directement à cette maison.

Nous nous bornerons aujourd'hui à constater le dernier succès obtenu à l'Exposition de Philadelphie par la machine à coudre de M. Wheeler et Wilson. Ce sont les meilleurs renseignements que nous puissions donner à nos abonnées. Pour marquer la grande supériorité de ces machines sur les autres inventions de ce genre, le jury, à l'unanimité, a décerné à cette seule Compagnie deux médailles de mérite et deux diplômes d'honneur, et cette distinction a été ratifiée par la commission du centenaire. Voici les motifs sur lesquels est basée cette récompense hors ligne: machine atteignant la perfection dans l'art mécanique — principes entièrement nouveaux — application à une grande variété de travaux — beauté du point — douceur et vitesse. — Les machines sont garanties cinq ans, et M. Séeling offre de grandes facilités de paiement. Prière de s'adresser directement à lui pour de plus amples détails.

La Favorite des dames, à un fil, et la canadienne à navette, sont deux machines qui marchent à la main: la première coûte 64 francs, et la seconde 100 francs.

C. L.

EXPLICATIONS DES ANNEXES

GRAVURE DE MODES, 4102

Toilettes de M^{lle} Vidal, rue Vivienne, 42.

Toilette de fillette. — M^{me} Day-Fallette (spécialité pour jeunes filles), boulevard de la Madeleine, 15.

Chapeaux de M^{me} Bricard, rue de Richelieu, 38.

Première toilette. — Costume en granit marron, veiné de blanc. La jupe, tout unie derrière, est garnie, devant, de biais en faille marron avec passant en faille blanche et posés en travers. Corsage à plastron breton traversé en haut et en bas par une bande pareille à celle de la jupe; l'encolure du plastron est ornée d'un rouleau en faille marron; le plastron est légèrement échancré devant et forme deux petites dents arrondies au milieu du cou, simulant un col remontant. Rangée de boutons de nacre blanche disposés en écailles sur la poitrine, au bord du corsage, de chaque côté du plastron, et sur une longueur de dix centimètres. — Capote froncée en faille marron, avec une guirlande de feuilles de cresson mêlée de gousses d'éradie et d'une rose jonquille. Dessous, ruché effilé mais clair.

Deuxième toilette. — Robe (1) en neiguse de soie bronze clair, avec draperie en faille tilleul garnie d'un effilé. Dans le bas de la jupe, volant pareil à la

robe, à tête coquillée, doublée de faille tilleul. De chaque côté du corsage, simulant un plastron, cinq ou six petits galons de soie tilleul. Col rabattu, en neiguse, garni d'un rouleau de faille tilleul. Boutons tilleul en passementerie. Manche ornée de biais en neiguse, rouleautés de tilleul, petits revers tilleul sur la couture extérieure. — Chapeau de fleurs; touffes de roses assorties, avec feuillage nuancé et boutons de roses de différentes couleurs.

Toilette de fillette. — Robe princesse (1) en bengaline bleue. Devant d'une seule pièce, à trois pinces; tablier arrondi, orné d'un plissé. Dos américain. Corsage décollé en carré et boutonné sous le bras; le dessous de la manche est ouvert au milieu pour se boutonner à la suite du corsage, sur une longueur de cinq à six centimètres. Le tablier est coulissé du côté où le corsage est boutonné, ainsi que le lé de derrière, et ils sont réunis, sans se joindre, par des nœuds de faille bleue; de l'autre côté, les deux lés de la polonaise sont cousus sous le plissé du tablier; un peu en arrière, un nœud bleu à longs pans fixe la draperie. Le bas de la jupe, le bord de la polonaise et le tour du cou sont garnis de petits plissés comme le tablier. Manche à revers plat avec nœud sur le

(1) Les abonnées aux éditions verte et orange recevront le patron du corsage le 16 mai.

(1) Les abonnées aux éditions verte et orange recevront ce patron le 16 mai.

dessus. — Chemisette en mousseline avec entre-deux brodés et petit plissé autour du cou. — Chapeau en paille d'Italie orné de rubans bleu de ciel et d'un petit bouquet de fleurs de pommier du Japon.

GRAVURE D'ENFANTS, 4102 bis.

Toilettes de petites filles, des magasins du Petit-Saint-Thomas, rue du Bac, 35.

Costumes de petits garçons, de M. Lacroix, rotonde Colbert, 2.

Costume de petit garçon de sept à huit ans. — (Voir la planche de patrons de ce mois.) Blouse en petit drap gris clair, ouverte de côté et boutonnée sous une bande de drap pareil, piquée de chaque côté. Ceinture de drap piquée, retenue derrière et sur les côtés par des pattes de drap très-étroites et piquées au milieu. — Pantalon demi-long pareil, mi-collant et boutonné au-dessus du genou, sur la couture extérieure.

Toilette de petite fille de dix à douze ans. — Robe princesse en mohair crépé tilleul, terminée dans le bas en crêpeaux pointus, lisérés de faille verte, sous lesquels est un petit plissé de faille verte. Sur la jupe est jetée une écharpe pareille à la robe, bordée dans le haut d'un biais en faille verte, et dans le bas, d'une frange-muguet tilleul nouée en soie d'Alger verte; les deux bouts de cette écharpe en dessous du nœud se réunissent très-bas, sous un nœud en faille effilée; l'un d'eux se drape en coquillé, doublé de faille verte. Manche à parement rond liséré de vert, bordée au poignet d'un biais plat en faille verte; le parement est bordé d'un plissé de faille verte. Petit col droit très-bas, liséré de faille verte. Boutons de faille verte. — Chapeau à calotte haute en paille d'Italie, orné d'une draperie à trois plis réguliers, effilée des deux côtés, faisant pointe d'un côté sur la passe et un peu coquillée derrière. Touffe de muguet sur la calotte, tombant derrière dans les plis creux du coquillé de la draperie. Nœud en faille blanche à larges pans effilés sous le bavolet.

Costume de petit garçon de trois à cinq ans. — Jupe en drap marron, plate devant et plissée derrière à plis russes. — Gilet long boutonné un peu plus bas que la taille et terminé en deux pointes très-écartées. — Veste (1) très-longue à angles abattus doublée de satinette marron. Poches placées très-bas, à angles abattus également, et retenues par des boutons; col rabattu; revers avec pointe en satinette au milieu.

Toilette de petite fille de cinq à sept ans. — Robe princesse (2) devant, en sicilienne bleu marine. Plastron boutonné de côté sous une garniture plissée, surmontée d'un biais liséré en même étoffe que la robe; le plissé est couvert d'une dentelle blanche; la garniture tourne carrément devant tout en bas de la jupe, dont elle borde le tour; elle continue sur le corsage

et autour de l'encolure; sur le plastron, un petit col rond composé comme la garniture se perd sous les plissés de chaque côté. La jupe est plissée derrière à gros plis plats. Manche arrondie, bordée de la même garniture, avec petit nœud en faille et glands assortis à la robe, sur la couture extérieure. Du côté droit une draperie de faille bleu marine, fixée sous le biais à hauteur d'une poche, tourne autour de la robe par derrière et vient se terminer très-bas, à gauche, sous un petit nœud avec glands. — Chapeau en paille cousue, à bord relevé, doublé de velours bleu. Draperie de velours surmontée d'un petit biais double en faille très-peu coquillée; la draperie est posée sur le bord de la calotte, à droite, et tourne en baissant pour venir s'arrêter au bas, devant, en un gros coquillé surmonté d'une plume bleue. Dessous, ruché effilé bleu, et petit nœud en faille drapée sur le côté gauche.

Toilette de baby de deux à cinq ans. — Robe-blouse en cachemire gris feutre, ornée de galons agrémentés gris foncé, boutonnée de côté par des boutons de nacre; jupe à larges plis montés très-bas. Longue poche carrée tombant sur les plis de la jupe, bordée tout autour d'un galon agrémenté et traversée dans sa largeur par une rangée de boutons de nacre disposés en écailles. Col marin bordé de galon. Manche à parement rond relevé et traversé dans la hauteur par un galon et une rangée de boutons. — Chapeau en paille plate; calotte ronde basse, entourée d'un ruban blanc; gros nœud devant, et nœud à pans derrière.

TAPISSERIE COLORIÉE REPOUSSÉE (1)

BANDE, pour chaise, coussin ou encadrement de rideau ou de portière.

PETITE PLANCHE COLORIÉE REPOUSSÉE

PETITE BANDE, broderie orientale sur tissu brésilien, pour pochette à ouvrage, petit pliant ou ameublement de campagne.

CINQUIÈME CAHIER

Tablier-étole. — Tablier à bretelles. — Deux toilettes de premières communiantes. — Jardinière. — Signet en Bristol. — Étole en frivolité. — Fond en frivolité. — Garniture au crochet pour chemise. — Couverture pour baby. — Entre-deux. — Marie. — Angle soutaché pour pelote. — Entre-deux. — Capeline de baby. — Paletot de baby. — Coiffure. — Déshabillé.

PLANCHE V

1^{re} CÔTÉ

ROBE DE PREMIÈRE COMMUNIANTE, page 1. (cahier de ce mois).

2^e CÔTÉ

TABLIER-ÉTOLE, pour petite fille, page 1 (même cahier).

BLOUSE	} costume de petit garçon, 1 ^{re} toilette
PANTALON	

(1) Les abonnées aux éditions verte et orange recevront le patron le 16 mai.

(2) Les abonnées aux éditions verte et orange recevront ce patron le 16 mai.

(1) Un accident d'imprimerie nous forçant à aujourd'hui le sujet du milieu de la chaise donnée en avril, nos abonnées le recevront dans l'un des prochains numéros, en juin probablement.

ÉNIGME

Je suis un fruit succulent et vermeil;
 A le bien cultiver en France l'on s'applique;
 En fraîcheur, en saveur, il n'a pas son pareil,
 N'en déplaît à ceux d'Amérique!
 Je suis encore, tantôt, un passe-temps joyeux,
 Plaisir digne de l'innocence;
 Tantôt un métier périlleux,
 Exigeant courage et prudence:
 Au pôle parfois je conduis
 Parmi les frimas et les glaces;
 J'alimente de mes produits
 De fortes et vaillantes races.
 Parfois un orage soudain
 Jusques auprès du port vient menacer ma voile;
 Mais jamais on n'implore en vain
 Celle que de la mer on appelle l'ÉTOILE.

MOSAÏQUE

Que ne puis-je vous donner quelque chose du
 sentiment que j'ai du néant de cette pauvre vie!
 Néant, du moment qu'on la prend pour terme, et
 déjà l'immortalité, quand on la prend pour
 moyen.

M^{me} Swetchine.

Il ne suffit pas, pour conserver la paix avec les
 hommes, d'éviter de les blesser; il faut encore
 savoir souffrir d'eux lorsqu'ils font des fautes à
 notre égard.

Nicole.

RÉBUS



Explication du rébus d'Avril : L'Avarice est la source de tous les maux.

Le Directeur-Gérant : J. THIÉRY.

7 - 1205 PARIS. — TYPOGRAPHIE MORRIS PÈRE ET FILS, RUE AMELOT.